



LE NOUVEAU PRINTEMPS

DRAWING NOW

ART PARIS

SALON DE MONTROUGE

CARRÉ SUR SEINE

CNEAI=

CAPC

DRAWING NOW PARIS

LE SALON DU DESSIN CONTEMPORAIN



dessin ?

71 GALERIES
27 - 30 MARS 2025
CARREAU DU TEMPLE

DRAWINGNOWPARIS.COM

Tatiana Wolska, *Sans titre*, 2023, crayon sur papier, 30,3 x 21,2 cm. © photo Amélie Bataille, courtoisie de Tatiana Wolska et Irène Laub Gallery

Soutenu
par
MINISTÈRE
DE LA CULTURE

DRAWING
HOTELS COLLECTION

MEMO
PARIS





- Visites et rencontres privilégiées
- Voyages
- Expositions d'éditions originales

Adhérez en ligne :
www.artais-artcontemporain.org

Artiste, Étudiant 30€ - Ami 70€ - Bienfaiteur 150€
Donateur 250€ - Mécène 500€

Contact : associationartais@gmail.com

PORTTRAITS

- 04** Lise Thiollier
- 06** Hajar Satari
- 08** Delphine Melliès
- 10** Clément Bataille
- 11** Gabriela Pez
- 12** Émeline Amétis
- 13** Marine Nouvel
- 14** Xie Lei

ENTRETIENS

- 16** Cneai =
- 18** Carré sur Seine
- 20** Salon de Montrouge

EXPOSITIONS

- 22** Edi Dubien, Musée de la Chasse
- 24** CAPC Bordeaux
- 26** Centre Pompidou Metz

ÉVÉNEMENTS

- 27** Le Nouveau Printemps à Toulouse
- 28** Drawing Now Paris
- 30** ART PARIS 2025

Directrice de la revue : Sylvie Fontaine **Contributeurs :** Agathe Anglionin, Amélie Boulin, Xavier Bourguine, Dayneris Brito, Estelle Cavalino, Pierre Duval, Sylvie Fontaine, Marie de la Fresnaye, Marie Gayet, Gilles Kraemer, Romane Philip, Audrey Tranquille, Maya Sachweh **Maquette :** Sonia Lefèvre

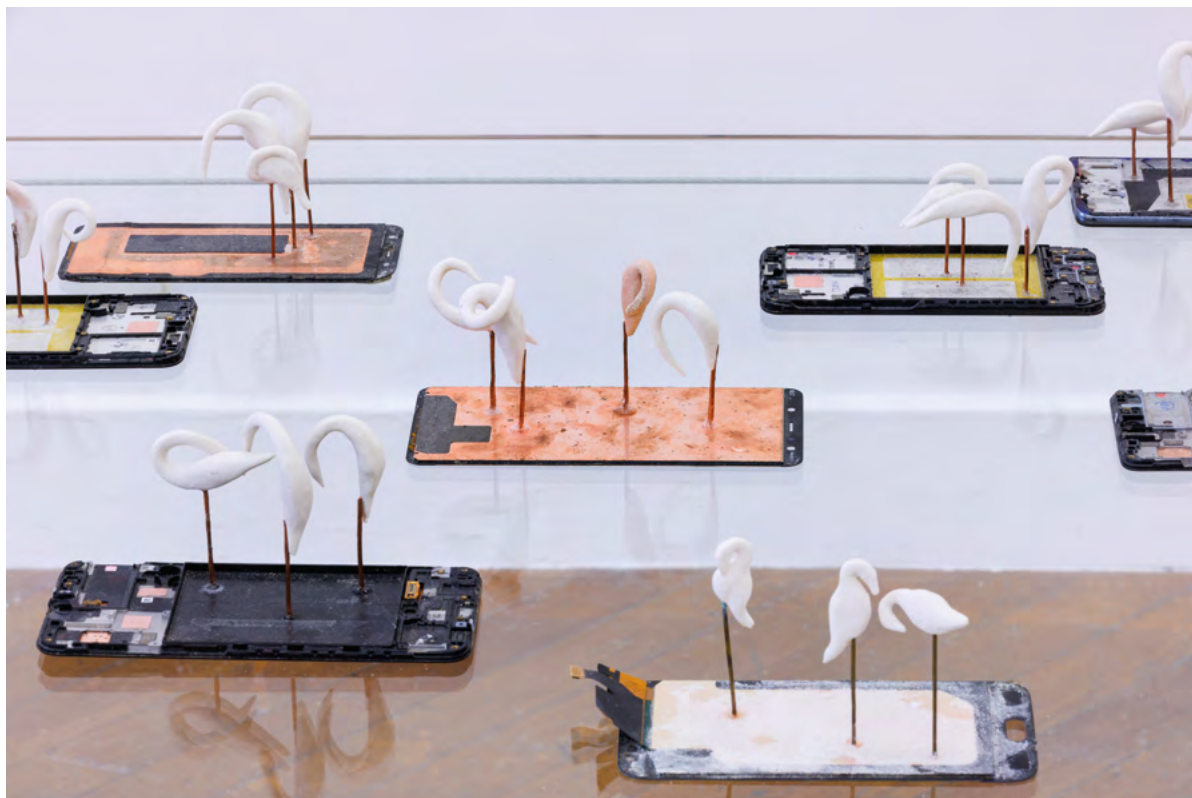
Imprimeur : tous nos remerciements à l'imprimeur média graphic pour son soutien.
« Notre métier est né de la volonté des hommes de transmettre, plus que jamais, média graphic soutient et s'engage auprès des acteurs du monde culturel »

média graphic
Estampiller vos impressions

Visuel de Une : Kiddy Smile, *new color*, 2024 © Andre Atangana

LISE THIOILLIER - LE SEL DE LA TERRE

Invitée à La Galerie - Centre d'art de Noisy-le-Sec, Lise Thiollier propose avec *Métamorphoses de sel*, sous le commissariat d'Alexia Pierre, un voyage du désert d'Atacama à Échassières dans l'Allier, qui montre la permanence des processus d'exploitation des ressources naturelles. En suivant les nouvelles routes des terres rares, en particulier du lithium, l'artiste rejoint celles, historiques, du sel et du kaolin, et celles, plastiques, d'une histoire moderne de la sculpture.



Waiting waders, 2024 (détail), Vue de l'exposition Métamorphoses de sel, 2025, La Galerie, centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, courtesy de l'artiste, Photo © Salim Santa Lucia © Adagp, Paris, 2025

La première route est celle d'une anthropologie de la circulation des matériaux. Grâce aux méthodes des sciences sociales, Lise Thiollier dénoue les fils de la mondialisation des matières premières. Lors d'une résidence dans le désert d'Atacama en 2022, elle s'est aperçue des liens géologiques qui existent entre sel, lithium et kaolin, matière première de la porcelaine. Depuis ce rapprochement fondateur, elle expose ses sculptures en grès et en porcelaine à des saumures, les laissant cristalliser (*This Desert was once a sea, 2021*), tout comme les écrans, coques ou nappes d'interconnexion de téléphone qu'elle récupère (*What's hidden behind, 2024 ; Matrix of entangled cellphones remains, 2024*).

Ce travail s'est poursuivi en 2024 autour de l'ouverture de la première mine française de lithium dans une ancienne carrière de kaolin. Hasard? Certainement pas... Pour Bernard Palissy, alchimiste-artiste du XVI^e siècle, inventeur en France d'une céramique animalière, était « sel » tout ce qui se dissolvait dans l'eau¹. La coïncidence entre sel et céramique ne date donc pas d'hier.

Avec ses métamorphoses, Lise Thiollier interroge, à la suite d'Esther Leslie², les transmutations des cristaux liquides maintenus dans une phase hybride, les changements cognitifs induits par les nouveaux supports de communication, et les conséquences humaines de

l'exploitation minière. En rendant visible ce que la technologie cache, elle révèle ce nouveau sel de la terre, déjà saupoudré par l'histoire de l'art à travers quelques thèmes bibliques³, exploitant la veine jusqu'aux blessures les plus crues des activités excavatrices que nous avons rendues indispensables à nos modes de vie. Le paysage cristallisé des déserts et lacs salés du début du parcours s'avère pourtant propice à la nidification. Deux nids en terre crue invitent en effet le spectateur à construire une autre vie, en marge des circuits industriels et commerciaux.

La seconde partie du voyage est d'ordre plastique. Pour sortir de la théorie, l'anthropologie de la mondialisation des matériaux doit devenir forme : ici se loge la métamorphose la plus essentielle, de la recherche à la pratique. Inspirée par le séminaire *Making spatial stories*, animé en 2022 à Salzbourg par la plasticienne Rossella Biscotti, et une visite à Arc-et-Senans, sur les anciennes routes européennes du sel, Lise Thiollier s'est attachée à faire œuvre de ses rencontres, en commençant par le moulage en résine de déchets (*Summer's leftovers, enquête de terrain, 2022-2023*), qui rejoue, à la manière des Nouveaux Réalistes, l'archive des matériaux jetables des temps contemporains⁴ ou bien l'intégration par Alina Szapocznikow de traces personnelles dans certains de ses moulages.

Plus naturelle et charnelle, la céramique rejoint ensuite, avec sa plastique fluide et abstraite, en rondeurs ou en pointes, le mouvement de simplification des formes amorcé en 1905 avec *La Méditerranée* de Maillol, qui a ouvert la voie à une remise en cause de l'expressionnisme de Rodin.

Toute une génération de sculpteurs et sculptrices, Jean Arp, Brancusi et Barbara Hepworth, entreprend alors de trouver des formes propres à exprimer « l'extension plastique particulière de la pensée », liant l'organique de la nature à l'archaïque des sources antiques.

Au-delà des proximités formelles, certains référents sont communs entre Lise Thiollier et ces rénovateurs de la sculpture, en particulier les oiseaux et leurs nids. Les *Nesting stones* (1937) et *Doves* (1927) de Barbara Hepworth, la *Tête et coquille* (1933) de Arp, et bien sûr les multiples tirages et versions de *L'oiseau* (1923) de Brancusi, récemment rassemblés, entre plâtre et cuivre, au Centre Pompidou, trouvent un écho minutieux dans les essaims de flamants sur écrans LCD cuivrés des *Waiting waders* (2024) de l'artiste. Les allusions antiques et bibliques ne sont pas en reste, avec leurs formes féminines comme celles de *Delos II* (1974) de Barbara Hepworth et de *Bees nest, Artemis* (2021) de Lise Thiollier.

Au-delà, c'est dans une profondeur des temps que ces travaux s'inscrivent. Tout comme Barbara Hepworth collectionnait les photographies des paysages du Yorkshire zébrés de murets de pierre ancestraux⁶, Lise Thiollier se passionne pour les géoglyphes du désert d'Atacama et leur continuation façon Land Art qu'est



Forever spins (... The Voices of Time), conversation imaginaire avec Tacita Dean, Robert Smithson et J.G. Ballard, 2023, La Galerie, centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, courtesy de l'artiste, Photo © Salim Santa Lucia © Adagp, Paris, 2025

la *Spiral Jetty* de Robert Smithson. En plaçant le récit de ses recherches sur les matériaux au cœur de la nouvelle génération de céramistes qui réinvestit, à l'instar de Xolo Cuintle ou Rachel Kneebone, une abstraction végétale ou organique, l'artiste touche à une atemporalité liquide de la sculpture.

Xavier Bourguine

¹ Bernard Palissy, *Des sels divers*, Œuvres complètes, texte établi par Paul-Antoine Cap, 1844

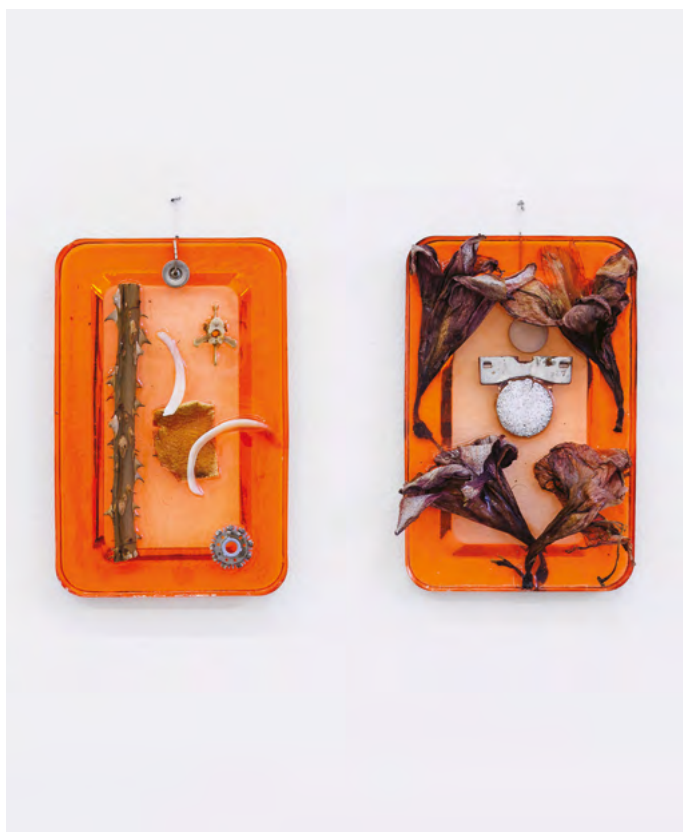
² Esther Leslie, *Liquid Crystals, The Science and Art of a Fluid Form*, Reaktion Book, 2016

³ Voir la salière, bien visible à droite du Christ, dans le *Souper à Emmaüs* de Titien au Louvre

⁴ Deborah Laks, *Des déchets pour mémoire, l'utilisation des matériaux de récupération par les Nouveaux Réalistes*, Les presses du réel, 2017

⁵ Barbara Hepworth, *La Sculpture*, 1937, repris dans Barbara Hepworth, catalogue de l'exposition au Musée Rodin, 5 novembre 2019 – 22 mars 2020, p. 15.

⁶ Idem, p. 148-149.



Lise Thiollier, *Summer's leftovers, Seeing Red - Red Poisoning*, 2022 (détail), La Galerie, centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, courtesy de l'artiste, Photo © Salim Santa Lucia © Adagp, Paris, 2025

Métamorphoses de sel

Jusqu'au 26 avril 2025

La Galerie, centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec

1 rue Jean Jaurès, Noisy-le-Sec

HAJAR SATARI - AU DIAPASON DE LA NATURE

Vous l'aurez rencontrée à la Biennale de Lyon ; l'artiste iranienne, désormais résidente en France, raconte à qui veut bien pencher l'oreille devant ses œuvres, qu'une autre présence existe au-delà de l'humain. Ceux qu'elle nomme individus – plantes, minéraux, mammifères, vertébrés ou insectes confondus – constituent autant de camarades de vie pour celle qui affectionne leur entourage dans les hautes montagnes.



Ralentir la désintégration du monde, 2024, photo © Hajar Satari

L'œuvre plastique de Hajar Satari est hétérogène, relevant à la fois d'un travail d'étude quasiment ethnographique aux rendus documentaires arides, et avec pour pendant la sculpture lourde et dense de la résine. Si les médiums ne se rencontrent pas, l'air, lui, est leur dénominateur commun. Celui des hautes altitudes se veut rare en oxygène, propice aux alanguissements de la conscience. C'est le même que convoque la consommation de l'opium, pratique autrefois régulière en Iran, dont les effets sédatifs offrent un ralentissement similaire des perceptions. Celui, enfin, du séchage capricieux de la résine acrylique au rythme des couches successives. Ce temps étendu et ralenti constitue le contexte de création de l'artiste. A ce titre, cette temporalité si particulière doit être prioritaire dans la réception par le spectateur. La découverte des œuvres se voudra lente et attentive, au pas précautionneux du marcheur alpin qui sonde la sûreté du chemin rocailleux de la semelle de ses chaussures.

Si Hajar Satari veut créer du temps supplémentaire, c'est dans le souci de s'accorder au diapason de celui, géologique, des roches dont elle fait la rencontre. La stratification millénaire de ces minéraux subit l'érosion fatidique, et l'artiste de s'attacher à en reconstituer la forme originelle dont elle ignore tout. L'œuvre *Ralentir la désintégration du monde* amorce ainsi un long travail à partir du motif de la montagne, ce corps érodé. Dans le souci de

comprendre les reliefs aujourd'hui émiettés au pied des grands massifs, elle récupère les fragments pour reproduire les manques des grandes roches. Peu à peu, c'est un puzzle grandeur nature qui se met en place. Quand le poids des morceaux dépasse ses capacités, l'artiste réquisitionne alors son propre corps pour compléter les vides et perpétuer son geste. Sur les photographies qui immortalisent ce plein éphémère, il faut un temps certain pour trouver le corps de l'artiste devenue l'ombre de la pierre qu'elle imite. Leitmotiv de sa pratique, ce dépouillement est nécessaire pour atteindre cette justesse dans la restitution des vies de ces roches, avec lesquelles l'artiste interagit. Il y a là quelque chose du théâtre de Jerzy Grotowski. Le dénuement, selon le metteur en scène et dramaturge polonais, est propice à rendre à l'acteur – ici la roche – toute l'attention qui lui revient. Dans le décor désertique du paysage de montagne, sous la lumière crue du soleil, Hajar Satari se place ainsi comme un sédiment dans la cavité, parmi les strates.

C'est au cœur même de ces pierres que l'artiste fait la rencontre de son prochain sujet d'étude. Sur un plan d'éboulis fins et mouvants du glacier du Rochail (Isère), elle s'attache à rendre compte de l'existence persistante de six individus – six spécimens de plantes différentes – avec la rigueur du *modus operandi* ethnologique. Pendant une durée de deux mois, elle

Il passe deux à trois heures par jour au chevet de chaque individu, toujours dans le seul but de se hisser à leur niveau. Car il est bien question de changer les perspectives ; c'est à quoi nous enjoint l'artiste admirative. Perpendiculaires au sol dans lequel ils sont enracinés, fixes et souples dans le battu des éléments, ces végétaux croissent invariablement dans un milieu hostile pour la présence humaine. Cette nouvelle échelle des résistances à l'esprit, tout rapport d'hégémonie de l'Homme est à questionner. Dans la durée longue de l'étude ethnographique, l'artiste crée ainsi une épaisseur temporelle à partir de ses relevés journaliers qui, s'ils ont la précision de la méthode scientifique, sont dans leurs contenus épurés en premier lieu de toute référence biologique pour ne conserver que des observations. Ce carnet de terrain est un indicateur de la familiarité tissée avec l'individu référencé : l'information se veut intime, en écriture cursive et resserrée, tandis que les *Dessins du jour*, esquissés sur de grandes pages blanches, reproduisent avec une fidélité sincère les dentelures de chaque individu et les chiffonnades de leurs pétales. Ce travail est augmenté de photographies et de vidéos qui font l'objet d'installations, notamment lors de la Biennale de Lyon où était exposée la série *Fleurs des éboulis*, documentation photographique d'une incrustation végétale dans la roche, à raison d'une photographie par jour, et restituée durant l'exposition sur la même fréquence.

L'admiration de Hajar Satari pour ces individus doués de vie se retranscrit dans la résine de ses sculptures, qui leur empruntent régulièrement leurs attributs. Dans ce temps épaissi d'enduit, grandit entre autres une capsule gigantesque, *Le Pavot*, couronnée d'une paire de jambes. Cette forme qui évoque autant la naissance, la vie sexuelle ou le cocon, ne peut manquer de raviver le souvenir de l'opium. L'attention ainsi portée par l'artiste à toutes ces formes d'existences qui l'entourent n'est en réalité pas simple animisme ; elle traduit sa recherche d'un nouvel ancrage au rythme latent de sa mémoire.

Une autre citation à ces individus plantes est l'œuvre *Pistil*, discret aveux de l'artiste, envieuse de ne pouvoir créer, comme la fleur;

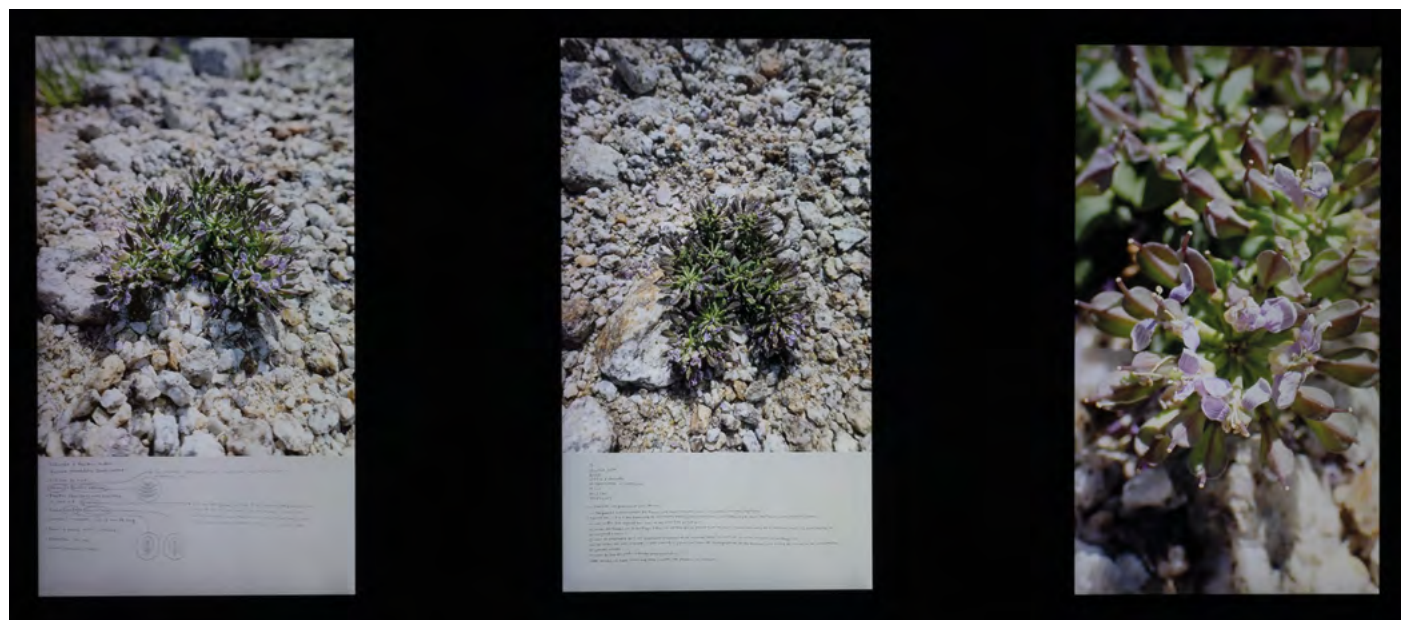


Le Pavot, 2023 © Hajar Satari, Biennale de Lyon 2024

l'éclosion. Ces bras tendus hors du mur sont les pistils rêvés au bout desquels fleurissent les projets artistiques, sous forme de graines qui roulent sur le sol, pollinisateurs en voyage. Toute une série dévale ainsi, jusqu'à leur ensemencement prochain par Hajar Satari.

Amélie Boulin

Fleurs des éboulis, 2024 © Jair Lanes, Biennale de Lyon 2024



DELPHINE MELLIÈS - UN PORTRAIT CHUCHOTÉ

Dans l'atelier de Delphine Melliès, une exploration approfondie s'avère nécessaire pour dévoiler la richesse et les subtilités de son travail. Ses pensées, consignées dans ses carnets griffonnés ainsi que les fragments d'histoires qui émaillent ses œuvres, incarnent les vestiges d'une mémoire enfouie qui se réanime sous nos regards. Au sein de Turbo Collectif, elle procède à une collecte d'images, d'objets et des récits qu'elle réinterprète, leur offrant ainsi un nouveau souffle qui, sans cette démarche, risqueraient de s'effacer.



Quand je mourrais dites le aux abeilles, installation, Les Sheds à Pantin, 2025 © Delphine Melliès

Après avoir été formée à l'École de Condé, elle poursuit ses réflexions à travers la photographie, la performance et l'installation. Son travail contribue ainsi à la sauvegarde de récits menacés par l'oubli, notamment lorsque le langage qui les exprime est sur le point de s'éteindre. Comment faire ressusciter un souvenir déjà effacé ? Quelles sont les méthodes employées pour permettre à la mémoire de renaître ? L'artiste interroge les frontières entre le rituel et le rite, le sacré et le banal et nous invite à réfléchir sur la réinterprétation et la célébration de notre patrimoine immatériel et intelligible. Delphine Melliès fait usage de la figure des souvenirs et de leurs incarnations qui se manifestent de manière tangible tout en étant susceptibles de se révéler tels des mirages.

Elle établit des connexions entre le patois parlé dans le village de ses aïeux jusqu'aux rituels funéraires nous guidant à réfléchir sur l'assimilation des héritages. À travers une démarche expérimentale elle explore les territoires pour les raviver et repenser nos transmissions. Par la suite, son investigation du folklore agit comme un révélateur des réminiscences mémorielles. Delphine endosse le rôle de conteuse en invoquant le passé par l'intermédiaire de ses œuvres.

L'artiste plonge dans les profondeurs de sa mémoire pour y trouver ses repères puis insère ses histoires dans les creux des récits territoriaux. Elle les étudie par un ensemble de prismes tels que le médicinal, le langage ou l'agriculture. S'attachant à la pérennité, elle s'autorise parfois à effiloche ces récits, créant ainsi un contre-pied dans la continuité des héritages.

Dans la série *A las erbas dans l'ort*, elle établit un parallèle subtil et sensible entre la disparition des fleurs médicinales dans les paysages pyrénéens et l'atténuation progressive de leur représentation tant visuelle que mentale. En explorant divers supports photographiques, elle analyse avec finesse les vestiges laissés par nos prédécesseurs. En altérant les formes par des procédés tels le grattage, la déformation et l'effilochage, l'artiste cherche à perturber nos perceptions.

Delphine Melliès, consciente de l'urgence, élargit les horizons de sa démarche en combinant les récits, tout en veillant à les préserver et à les restaurer. À travers une préparation méticuleuse, elle invoque les témoignages et cristallise les gestes en les ancrant dans notre ère. Elle initie ensuite une réécriture sensible pour accompagner notre pèlerinage dans les aléas de ces mémoires.

Elle contribue ainsi à la célébration de traditions populaires - le carnaval et les cérémonies - en mettant en lumière le potentiel et la richesse de ces pratiques culturelles. Dans sa performance intitulée *Transhurance*, présentée au Musée de la Chasse et de la Nature, l'artiste établit une connexion avec le transcendantal, tout en réfléchissant à la complexité des liens qui unissent l'homme à son patrimoine.

De nombreux phénomènes traversent ses œuvres en faisant resurgir le passé. À travers la métamorphose, elle compose des « micro-monuments ». Ces derniers tissent des liens avec notre état spirituel et la traversée comme processus de transformation. En effet, ils symbolisent un monument du quotidien et de la banalité, permettant à ce même objet de prendre un tout nouveau sens tant émotionnel que symbolique. En outre, l'intégration d'objets personnels et d'attributs familiers dans ses compositions confère une dimension intime à son œuvre, invitant le regardeur à un moment de recueillement et d'introspection.

Cependant, qu'est-ce qui fait ce que nous sommes ? Ressemblons-nous à ceux qui nous ont précédés ? Est-il possible véritablement d'incarner ou de ressusciter fidèlement l'originel ? Par des gestes répétés sans cesse jusqu'à un épuisement physique d'elle-même ou de la matière, Delphine Melliès vient activer et perdre progressivement les histoires.

Récemment, elle a entrepris d'explorer de nouvelles pistes autour des abeilles et des rites de deuil. Ces insectes sont à la fois symboles de vie et du passage entre les vivants et les morts. Cette figure du passage devient le point névralgique dans *Quand je mourrais n'oubliez pas de le dire aux abeilles*. Une ruche brûlée, des cloches martelées ne pouvant plus sonner, elle crée des déformations brutales tout en maintenant un affect unique. Elle établit ainsi l'espace de connexion où la frontière entre le rituel et le rite s'estompe, offrant une expérience sensorielle.

Dans sa performance intitulée *L'écuille du mort*, elle entraîne le regardeur dans une médiation par le geste, l'exhortant à demeurer vigilant. Par ce biais, l'artiste crée des tensions par l'intermédiaire de prouesses physiques, en construisant des empilements précaires de bols au milieu de fragments brisés et tranchants. Ces bols, symboles de l'intime si fragile, évoquent aussi les souvenirs collatéraux, qui, parfois, nous perforent, nous hantent. Ses œuvres se transforment alors en vecteurs de métaphores, incarnant les restes de notre identité.

Selon l'artiste, rien n'est immuable, tout est sujet à être transformé. Chaque œuvre devient ainsi le réceptacle d'une pensée, d'un sentiment et d'une légende dont l'origine nous est inconnue. Par son processus, l'histoire personnelle se mue en un récit commun, nous conduisant à nous interroger sur les préoccupations communes. En puisant dans une iconographie variée, Delphine Melliès réinterprète avec finesse certaines formes du passé, tout en sachant que l'image se dégradera inévitablement avec le temps.

Enfin, que restera-t-il des résidus de ses histoires ? Delphine Melliès nous le chuchotera, non sans une certaine réserve.



Ce qui reste, Rue Terre Blanche, 2024 © Delphine Melliès



Sans titre, 2024 © Delphine Melliès

CLÉMENT BATAILLE - ENTRE MYTHE ET DÉMYSTIFICATION

Historien de formation et artiste autodidacte, Clément Bataille fait dialoguer l'art religieux avec la création contemporaine. Puisant son inspiration chez les primitifs italiens, dans l'art byzantin et le cinéma queer, il réinterprète des thèmes classiques afin d'en révéler les tensions et les ambivalences. Sa démarche artistique, imprégnée d'une mystique codifiée et récurrente, esquisse une nouvelle iconographie où se mêlent mémoire visuelle et modernité, offrant ainsi une lecture renouvelée de notre rapport au monde actuel.



Chute, Baptême, Baiser, 2024-2025 © Clément Bataille

Comment faut-il aborder le travail de Clément Bataille ? Avec un œil profane ou sacré ?

La question ne se limite pas aux références religieuses qui surabondent dans son œuvre, mais englobe aussi une réflexion sur une contemporanéité où le profane et le sacré coexistent le plus souvent dans l'indifférence. Cela dit, en détournant de manière audacieuse les représentations iconographiques religieuses, l'artiste cherche avant tout à susciter un sentiment de déjà-vu et à semer le trouble. S'il s'inspire du langage traditionnel de la peinture européenne, en reprenant des scènes de la bible omniprésentes dans l'histoire de l'art, c'est aussi pour jouer sur l'ambivalence des représentations et des symboles, interrogeant ainsi le lien entre un passé mythifié et un présent en quête de sens. Il n'est pas anodin que cette approche s'inscrive dans un hommage à des cinéastes tels que Pier Paolo Pasolini ou Derek Jarman, réaffirmant ainsi la vocation de l'art comme expérience inspirée du monde.

A l'occasion du 68^e Salon de Montrouge, Clément Bataille s'est pour la première fois consacré au grand format pour recréer une scène mettant en jeu une vingtaine de personnages, à travers un triptyque représentant *La chute de l'ange, le baptême et le baiser de Judas*. Fidèle à ses thèmes de prédilection, il a revisité ces épisodes bibliques pour proposer une représentation plus vulnérable de la masculinité contemporaine. Le panneau central, dédié au baptême, reprend à la même échelle une composition de Piero

della Francesca, figure emblématique des peintres humanistes. Ce choix s'explique notamment par la présence, en arrière-plan du tableau original, d'un personnage effectuant le geste de retirer un t-shirt, un motif que l'artiste avait déjà exploité et qui résonne particulièrement avec notre époque. Tous les personnages de la peinture d'origine ont été remplacés par des personnes issues de son entourage familial et amical. Il y intègre également une image homoérotique, ainsi que des personnalités de la pop culture, telles qu'un influenceur et un chanteur de pop australienne. S'y retrouvent également des motifs fréquents dans son travail, à l'image des fleurs inspirées du jardin que Derek Jarman cultivait à la fin de sa vie, ou encore le drapé du Saint Pagne, morceau d'étoffe qui aurait servi à dissimuler la nudité du Christ en croix.

En s'appropriant les détails symboliques et les stéréotypes visuels d'une iconographie mystique, Clément Bataille cherche avant tout à refléter les nouvelles sensibilités émergentes et, par ce biais, à inscrire leurs représentations dans l'imaginaire collectif. Loin de vouloir opposer le sacré et le profane, l'artiste propose une troisième voie : celle d'un regard renouvelé et nuancé posé sur la complexité d'une humanité en constante évolution.

Agathe Anglionin

Portrait dans le cadre du partenariat média avec le Salon de Montrouge.

GABRIELA PEZ – UN PAYSAGE ET PLUSIEURS ÎLES

Sous le titre *Mémoires d'un retour à Paris*, en référence au recueil de poèmes d'Aimé Césaire publié en 1939 (*Cahier d'un retour au pays natal*), la jeune artiste cubaine présente sa première exposition personnelle en France au LAC (Loukoums & Art Contemporain), nouvel espace créé par le collectionneur Jean-Michel Attal.



Lectura un día de verano 2024 © Gabriela Pez

L'exposition exprime l'idée du retour comme point de départ, un retour pour l'artiste non seulement d'un point de vue géographique mais aussi d'un point de vue formel puisque c'est à Paris que Gabriela Pez a acquis une nouvelle dimension dans son travail avec le grand format. Elle montre ici un ensemble de portraits à l'aquarelle, réalisés au cours de l'année écoulée dans son atelier de La Havane, portant sur la revendication de l'image de l'homme noir et sur la recherche de ses racines afro-descendantes et métisses. Inspirée par les écrits de Lydia Cabrera, Alejo Carpentier et Fernando Ortiz, ainsi que par la peinture de Wifredo Lam et Ángel Acosta León, dont les œuvres littéraires et artistiques mettent en lumière une revendication constante de l'identité métisse, l'artiste utilise la répétition méthodique et naturaliste de figures afro-descendantes pour revisiter et réhabiliter l'histoire de la négritude qui a marqué la sienne.

Sa peinture se déploie dans une pratique figurative et sensuelle. Néanmoins, dans la restitution de scènes de genre où l'homme noir occupe le centre de l'attention - comme dans le cas de *Portrait dans le jardin ensoleillé* et de *Lecture un jour d'été* - son travail fait émerger un véritable questionnement sur la représentation des personnes noires dans l'art occidental. Dans certaines œuvres, telle que *El alma al florecer*, Gabriela utilise la végétation comme un élément symbolique lié aux croyances afro-cubaines, où le végétal est abordé sous l'angle du mysticisme comme espace de culte et d'offrandes aux dieux du panthéon noir Yoruba (religion pratiquée à Cuba qui regroupe les croyances et pratiques originelles du peuple yoruba fondées sur le culte des Orishas). C'est dans cette utilisation du paysage rural cubain et dans l'allusion à l'exubérante végétation tropicale en tant qu'espace symbolique du syncrétisme, que l'artiste met en pratique un art qui revendique la créolisation (Edouard Glissant) et participe à

la construction de cette « cubanité » tant défendue par Fernando Ortiz.

« Car dans la nature tropicale, tout bouge sous une apparente immobilité et seule la nuit révèle la parade cachée, la danse qui semble être la vie intime de toutes les créatures. Le monde des tropiques n'est pas plastique, mais musical, orphique. »*

Dayneris Brito

* écrit par María Zambrano à Rome en 1954, à propos des œuvres de Wifredo Lam



Tropicalia (Todo crece y florece) 2024 © Gabriela Pez

Gabriela Pez, *Mémoires d'un retour à Paris*

Du 15 mars au 12 avril 2025

LAC (Loukoums & Art Contemporain)

Collection Jean-Michel Attal

80A rue Bobillot, Paris 13^e

ÉMELINE AMÉTIS – ENTRE HISTOIRE ET IMAGINAIRE

La photographie d'Émeline Amétis, née en 1992, explore les rapports complexes entre histoire, mémoire, territoire et identité. Diplômée de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles en 2024, elle puise dans son expérience en journalisme et photographie documentaire pour mettre en lumière des récits individuels et collectifs, notamment diasporiques. Finaliste pour « Carte Blanche - Paris Photo 2024 », ses portraits et paysages dépassent la simple représentation pour devenir des vecteurs narratifs où le visible dialogue avec l'invisible.



À tes rivages, la mémoire du gouffre © emelineametis

L'artiste franco-caribéenne place la photographie au cœur de son langage artistique. À travers une approche hybride, son travail explore les rapports complexes tissés avec une histoire à la fois riche et marquée par des traumatismes, ainsi qu'avec la diversité des paysages et des identités multiples. Inspirée par un album photo offert par sa mère, la série de photographies argentiques *Peyi Manman* (le pays des mères en créole), est à la fois un voyage personnel et un questionnement sur l'héritage, qui plonge au cœur de la Guadeloupe, un territoire que l'artiste ne connaît que par le souvenir familial, lointain et presque fantomatique. Par des clichés instinctifs, pris sur le vif, Émeline Amétis explore le lien qu'elle entretient avec cette île.

Mêlant portraits, paysages et références historiques, *Peyi Manman* s'ouvre sur *À tes rivages, la mémoire du gouffre*, une œuvre représentant un jeune homme assis de dos face à l'océan, arborant un tatouage sur l'abolition de l'esclavage. La Guadeloupe, archipel où la nature revêt une puissance symbolique forte, devient ainsi le miroir d'une histoire tumultueuse où la violence

et le tremblement, chers à Edouard Glissant, sont omniprésents. À travers ses photographies, Émeline Amétis joue avec l'échelle et les perspectives pour décontextualiser ces paysages, interrogeant la manière dont l'imagination comble les absences liées à la distance et l'oubli. *Peyi Manman* est un témoignage intime et universel sur un territoire marqué par la colonisation, l'esclavage et les migrations.

La série invite également à une réflexion sur la résilience et le rôle des femmes dans cette lignée matrilineaire, symbolisant à la fois le patrimoine et la perpétuation des mémoires familiales au-delà des frontières et des pertes. Elle pose enfin la question de l'importance de préserver et de transmettre ces histoires enfouies.

Audrey Tranquille

Circulation(s), festival de jeune photographie européenne

Du 5 avril au 1^{er} juin 2025

Le CENTQUATRE, 5 rue Curial, Paris 19^e

MARINE NOUVEL - FAIRE CORPS AVEC LA NATURE

Marine Nouvel est une artiste pluridisciplinaire qui explore le corps comme un territoire vivant. Lors de ses études à l'École Supérieure d'Art et Design Le Havre-Rouen ses explorations l'ont conduite à investir divers médiums, tels que la performance, l'installation et la sculpture.



La Pudeur des Mycètes III, 2022 © Marine Nouvel

Dès avril, elle dévoilera son travail lors de la troisième édition de *La Pudeur des Mycètes*, qui se tiendra aux Jardins Suspendus du Havre. Elle y questionne les interactions entre l'espace, le vivant et le corps humain, utilisant la nature comme une métaphore.

À travers ses recherches approfondies sur les « fungi » ou « mycètes », ces êtres énigmatiques qui échappent aux catégories traditionnelles de la vie, n'étant ni végétaux, ni fruits, ni fleurs, ni animaux, l'artiste cherche à révéler leur rôle dans notre conception du vivant. Une exploration à la fois intime et engagée du lien entre nos corps et les champignons, où l'art et la science se croisent et se nourrissent. Des fragments de peau, des bustes et d'autres parties du corps humain semblent avoir germé comme de petits organismes vivants. Sous nos yeux, ces fragments se métamorphosent au fil du temps et des saisons. Une transformation perpétuelle que l'on peut observer dans une déambulation esthétique, vibrante et colorée.

Marine Nouvel utilise des moulages en céramique et en résine de différents corps, conférant à cette « fausse chair » une texture humide, presque vivante. Une nature unique et fantaisiste née de son imaginaire et de son corps, nous renvoyant à notre propre fragilité et à notre caractère éphémère. « Notre corps, justement, est déjà l'hôte d'une multitude de formes de vie. Notre enveloppe corporelle n'est qu'une interface de passage : de même que nous traversons le monde, le monde nous traverse sans cesse en retour et certaines formes restent en nous et nous habitent » (Marine Nouvel).

L'ensemble de ses œuvres crée et recrée un monde organique où humains et végétaux cohabitent, s'écoutent et tissent ensemble une nature humaine. De quoi nos corps et nos peaux sont-ils composés ? Comment tisser un lien entre tous ces êtres ? « Devenir champignon n'est pas une mince affaire. Il faut se délester de sa peau, devenir réseau, racine, entrer dans la terre, devenir multiforme, ubiquiste. »

Lumière, matière, forme et couleur se confondent, créant une expérience à la fois évasive et introspective. En utilisant le réel pour nourrir l'imaginaire, l'œuvre de l'artiste trouble les frontières entre réalité et fiction. « Je ne sais pas si les corps que je forme sont les ruines d'un monde qui s'étirole ou de nouvelles mues, des souvenirs ou l'hypothèse de nouvelles symbioses. Entre les corps humains et les mycètes s'opère une nouvelle forme de séduction, le désir d'une fluidité, d'une transition. À chaque instant, les corps se transforment, au rythme des variations dans les sols, le climat, les saisons, définissant leur identité », confie Marine Nouvel. C'est au printemps, dans le cadre naturel des Jardins Suspendus du Havre, que ses œuvres fusionneront avec les paysages végétaux des jardins, tant intérieurs qu'extérieurs.

Estelle Cavalino

Marine Nouvel, *La Pudeur des Mycètes*, chapitre III

Du 5 avril à fin mai

Les Jardins Suspendus

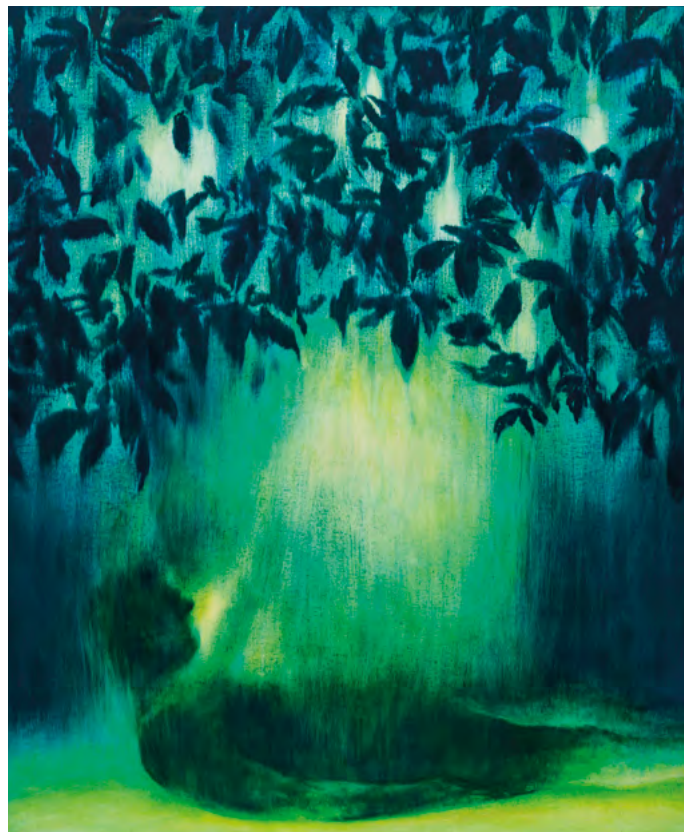
65, rue du Fort – 29, rue Albert Copieux, Le Havre

XIE LEI - NOMMÉ AU PRIX MARCEL DUCHAMP 2025

Découvert par le grand public à l'occasion de l'exposition *Au-delà* à la Fondation Louis Vuitton en 2023, l'artiste Xie Lei, diplômé des Beaux-Arts de Paris, a franchi un certain nombre d'étapes décisives qui le conduisent à présent à être sélectionné pour le prochain Prix Marcel Duchamp. Quel fil rouge relie ces différentes recherches autour de l'image et ses réminiscences, son surgissement et ses ambiguïtés ? Comment la peinture devient le catalyseur et le réceptacle d'une réflexion au long cours qui engage autant les pulsions que l'inconscient, le désir et le néant, le hasard et l'obsession ?



Protection I et Resonance, 2024, exposition *Mort heureuse* © photo Pauline Assathiany, courtesy Semiose



Marie de La Fresnaye : *Que représente pour vous la nomination au Prix Marcel Duchamp 2025 ?*

Xie Lei : À mon arrivée en France en 2006 pour étudier à l'École des Beaux-Arts de Paris, j'avais découvert à la FIAC l'exposition du Prix Marcel Duchamp. À l'époque, je n'imaginai pas un jour faire partie des artistes nommés. Aujourd'hui, c'est bien sûr une étape importante dans mon aventure artistique en France et à l'international, mais je ressens surtout cette nomination comme un défi qui m'est adressé. C'est aussi la preuve de la confiance et du soutien de mes galeries et collectionneurs.

MdF : *« Mort heureuse », titre emprunté à Camus, est votre deuxième solo show à la galerie Semiose : qu'est-ce qui se joue dans cette série de nouvelles peintures ?*

XL : *Mort heureuse* est un emprunt à l'ouvrage très peu connu d'Albert Camus que j'ai découvert par hasard. Il ne s'agit pas d'illustrer Camus comme avec *Chant d'Amour*, ma première exposition personnelle à la galerie Semiose, d'après le titre du film de Jean Genet. Dans ces deux cas, il s'agit plutôt d'un stimulus qui permet d'ouvrir une porte et de creuser davantage dans ma démarche de peintre. Une peinture dont le sujet est lié à une

représentation de l'ambiguïté de l'être humain que ce soit dans le couple, l'amour, la vie et la mort. De grands sujets qui traversent toute l'histoire de la représentation.

MdF : *La notion d'image revenante ou manquante habite vos scènes : quelles sources d'inspiration traversent votre pratique ?*

XL : Plus que des sources d'inspiration ou des références que je laisse volontiers aux critiques, je pense que ce sont mes racines culturelles chinoises, là où je suis né et ai grandi, qui m'ont le plus marqué, comme le taoïsme, la relation avec le néant, une vision non-manichéenne... Tout cela est absorbé et traduit dans mes gestes, dans ma peinture. Ce qui se joue est de l'ordre de l'alchimie, tout comme le processus même que j'emploie.

MdF : *Vos personnages sont comme dans une indécision, un état de flottement, des spectres, des fantômes nimbés d'une lumière phosphorescente.*

XL : J'ai développé une nouvelle série de peintures à l'occasion de ma résidence à la Casa de Velázquez, qui interrogeait cet entre-deux entre le sommeil et la vie, la puissance et la souffrance. Intitulée *Slumber*, sommeil en anglais, cette série représentait des

figures comme des dormeurs. Une traduction relativement banale et déroutante qui révèle en même temps une notion poétique intéressante. Cette série regroupe une trentaine de peintures de petits formats.

MdF : À l'invitation de Claire Staebler et Eli Commins, vous avez bénéficié d'une exposition récente au Lieu Unique de Nantes, où vous enseignez aux Beaux-Arts. Quelle a été la genèse de ce projet ?

XL : Ce projet est à l'initiative de Claire Staebler, directrice du Frac Pays de la Loire, qui m'a toujours soutenu. C'est un projet en commun entre le Frac des Pays de la Loire et le Lieu Unique, un espace patrimonial emblématique et dynamique de la région nantaise. Cette grande exposition était construite autour du sujet du baiser, un sujet très large, également politique et très intéressant dans le contexte actuel.

MdF : Vous êtes également représenté par les galeries Meessen à Bruxelles et Sies + Höke à Düsseldorf. Quels facteurs ont permis cette visibilité dans des villes ultra porteuses ?

XL : Pour moi, il est très important de nouer des relations de fond avec des galeries, bien au-delà de l'aspect seulement commercial. Des relations qui entraînent des échanges artistiques, intellectuels, voire amicaux. Je dois ressentir un vrai soutien qui me permet alors de me concentrer dans l'atelier. C'est ce qui s'est produit avec Benoît Porcher (Semiose) puis Olivier Meessen (Meessen) et Nina Höke (Sies + Höke), ainsi que leurs équipes. Ce sont des galeries très dynamiques qui font un véritable travail d'équipe. Et puis, comme vous le dites, Bruxelles et Düsseldorf sont, comme Paris, des villes riches avec de nombreuses institutions et collectionneurs. Tout cela est très stimulant.

MdF : Quelles personnes ont été décisives dans votre parcours depuis les Beaux-Arts ?

XL : Je pourrais vous en citer beaucoup et ne voudrais pas en oublier ! Je ne vais donc citer qu'une seule personne, une artiste, mais aussi ma première professeure aux Beaux-Arts de Paris, malheureusement décédée aujourd'hui : Sylvie Fanchon. Sa générosité et son exigence sont inoubliables.

MdF : Quels conseils pour réussir quand on est un jeune artiste ?

XL : Garder l'énergie de l'atelier. Vivre pleinement dans le travail et en tirer une vraie satisfaction, malgré les questionnements, les doutes et les inquiétudes, c'est ce qui permet d'avancer encore plus. L'enjeu est une construction avec des phases où il faut rester concentré et ne rien voir, et d'autres phases où, au contraire, il faut s'ouvrir et communiquer. C'est comme un équilibre à maintenir. Mais comme je le dis volontiers à l'école des Beaux-Arts de Nantes où la question m'est souvent posée, il n'y a pas de recette. Il faut toujours travailler, garder les pieds sur terre, rester humble et sincère et se confronter chaque jour à de nouvelles difficultés, de nouveaux challenges. C'est cette tension qui est intéressante.



Possession, 2024, exposition *Mort heureuse* © photo Pauline Assathiany, courtesy Semiose



Rescue, 2022, exposition *Apocalypse*, BNF, © photo : A. Mole, courtesy Semiose

Apocalypse, exposition collective
Jusqu'au 8 juin 2025
BNF – François Mitterrand, Paris 13^e

Prix Marcel Duchamp 2025
Du 26 septembre 2025 au 22 février 2026
Bianca Bondi, Eva Nielsen, Lionel Sabatté, Xie Lei
Musée d'Art Moderne de Paris

Entretien réalisé par Marie de la Fresnaye

NOUVEAU LIEU POUR LE NOUVEAU CNEAI =

Fin 2025, le cneai = s'installera dans un nouvel espace sur L'Île-Saint-Denis (93). Rencontre avec Ann Stouvenel, sa directrice depuis 2023, qui nous présente les nouvelles orientations de la structure. Retour sur l'histoire et le développement d'un centre d'art qui trouve ses inspirations en bord de Seine, dans un esprit de partage et d'éco-responsabilité.



Maison Flottante, crédit Vzela Kook

Marie Gayet : À son inauguration en 1997, cneai signifiait « Centre National des Estampes et des Arts Imprimés ». Ses missions ont évolué avec le temps ?

Ann Stouvenel : L'idée de la création du cneai = remonte à 1993 et émane de la Ville de Chatou (78), avec comme mission principale de travailler sur l'histoire des Impressionnistes et de revenir sur l'art des estampes. Très tôt, le centre est doté d'une presse, ce qui va lui permettre de produire des multiples et d'assurer une grosse production de gravures avec des artistes. Très vite se monte la Collection des Multiples, qui n'a cessé de grossir au fil du temps atteignant aujourd'hui plusieurs centaines d'œuvres et mutant au fil du temps en véritable artothèque. Dès le départ, sur l'impulsion de sa directrice et fondatrice Sylvie Boulanger, le centre d'art travaille à la diffusion des œuvres produites par des expositions et à la transmission via la médiation, l'éducation artistique et culturelle auprès des publics variés.

MG : Après Chatou, et avant l'Île Saint-Denis, quand le cneai = est-il arrivé à la Cité internationale universitaire de Paris ?

AS : Le cneai = a quitté l'Île des Impressionnistes à Chatou en 2017 pour emménager aux Magasins Généraux à Pantin, avant de s'installer en 2020 à la Cité internationale universitaire de Paris. Il y sera présent jusqu'à l'automne 2025. En collaboration avec la Maison Île-de-France, la Fondation Avicenne, la Résidence Julie-Victoire Daubié, le cneai = prépare le Centenaire de la Cité internationale universitaire de Paris avec notamment la réactivation de l'œuvre de **Yona Friedman** *Le musée sans bâtiment*, impliquant différents activateurs : résidents, l'association des Hypers voisins, artistes et chercheurs. Je précise que le cneai = est dépositaire

d'un Fonds Yona Friedman, légué par l'architecte avant son décès, en 2019. Ce fonds est maintenant conservé au Frac Grand Large à Dunkerque qui assure régulièrement la visibilité de l'œuvre par des présentations de documents, maquettes, etc. À la Cité internationale universitaire de Paris, le cneai = est aussi partenaire de la Maison de l'Ukraine, avec laquelle le centre d'art vient d'éditer un catalogue.

MG : À la Collection des Multiples vient s'ajouter celle des FMRA. Qu'est-ce qu'elle contient ?

AS : Les FMRA constituent une collection atypique, en parallèle aux estampes. Ce ne sont pas forcément des œuvres d'art, mais surtout des objets d'artistes qui gravitent autour de l'art, comme des textes critiques, des stickers, des lettres, des vinyles, des K7, des fanzines, etc. C'est une masse énorme de plusieurs milliers de documents, conservés au Frac Picardie depuis juin 2024. Avec l'artiste **Daniel Lê** et l'équipe du Frac, nous avons fait notre premier workshop autour de cette collection avec des étudiants de l'Université d'Amiens en janvier 2025. À cette occasion, les étudiants ont pu manipuler les *OBU, original bipolar unite*, créés par Bona-Lemercier. Ce sont des sortes de caisses en métal modulables, qui servent de contenants aux FMRA. Ils datent de l'époque de Chatou où leur usage était conçu pour varier entre mobilier de scénographie, de bureau, de présentation, d'ouvrages, ou de caisses de conservation.

MG : Qu'en est-il de la résidence La Maison Flottante ?

AS : Commandée en 2006 et mise à flot en 2007, la *Maison Flottante* est une résidence d'artiste, sur la Seine, un bateau à fond

plat habitable, une œuvre emblématique des architectes Denis Daversin et Jean-Marie Finot et des designers Ronan et Erwan Bouroullec.

Il faut souligner ici l'aspect engagé de cette résidence dédiée à l'accompagnement des artistes via ce lieu propice pour la recherche et l'aide à la production apportée. Si aujourd'hui les résidences font partie du paysage de l'art contemporain, ce n'était pas forcément le cas à l'époque. Co-fondatrice d'Arts en résidence – Réseau national, je peux en attester !

Le principe de la *Maison Flottante* a été adopté un peu par défaut car il n'était plus possible de construire sur l'Île des Impressionnistes. Amarrée à Chatou jusqu'en 2021, la barge déménage à Poses, sur une boucle de la Seine en Normandie, une terre d'accueil pour les métiers d'art. Cette spécificité du territoire est prise en compte dans les choix de résidence. La Maison Flottante a le précieux soutien du département de l'Eure, de l'agglomération Seine-Eure et de la Ville de Poses. À chaque résidence, un temps de rencontre est organisé avec le public. À l'automne 2024, nous avons accueilli **Anatole Chartier**, **Ismaïl Bahri** et **Vvzela Kook**, artiste de Hong Kong, en partenariat avec le Consulat et Videotage. La première résidente 2025, à partir d'avril, sera **Ulla von Brandenburg**.

MG : Comment se profile le nouveau cneai = ?

AS : Comme son nouvel acronyme : « Composé, Navigué, Engagé, Abrité, Imaginé ».

En élargissant l'aspect multisite et décentré, organisé en maisons : la *Maison Flottante* à Poses, les *Maisons Volantes* (toute l'action culturelle dans les écoles, rencontres et expositions hors-les-murs), les *Maisons Monde*, un programme de projets internationaux de résidence, notamment le projet avec le consulat de Hong Kong et Macao, pour l'accueil d'artistes étrangers et l'envoi d'artistes

français sur place, et bientôt d'autres projets en Europe. Enfin, la *Maison Boîte*, sur le modèle d'une agence de production pour accompagner la création d'œuvres et de livres d'artistes. Une des premières productions a été *La Bouteille* d'**Abraham Poincheval** pendant les JO 2024, une commande publique pour le commanditaire Plaine Commune (93). Restant profondément attachée à la part de recherche du cneai =, j'ai la volonté de mettre en avant la notion d'archipel qui est fondamentale à mes yeux dans le développement des projets, la mise en réseau, les partenariats, l'ouverture au monde, les résidences. Pour mener ces projets, je suis accompagnée de Bastien Sbuttoni, l'administrateur-binôme, et du président de l'association Steven Hearn. Nous formons un trio de choc, accompagné d'un Conseil d'administration dernièrement renouvelé et très actif.

MG : Pouvez-vous nous décrire le nouveau bâtiment ?

AS : Tout vitré sur cinq étages, avec un espace d'exposition, deux étages d'ateliers d'artistes, une artothèque, des bureaux, un Fablab, des espaces mutualisés, l'idée étant d'avoir un lieu basé sur le vivre ensemble et ouvert sur la ville et l'agglomération, avec des projets en résonance avec les milieux fluviaux et insulaires.

Entretien réalisé par Marie Gayet

Centenaire de la Cité internationale universitaire de Paris

Du 5 avril au 21 juin 2025

17 bd Jourdan Paris 14^e

Maison Flottante

52 chemin du Halage, Poses (Normandie)



Abraham Poincheval, performance *La Bouteille*, JO Paris 2024, crédit cneai=

LE PRIX CARRÉ SUR SEINE

Depuis 2012, les Rencontres artistiques Carré sur Seine de Boulogne-Billancourt sont un rendez-vous précieux entre artistes et professionnels de l'art. Les « speed-datings » de l'art contemporain débouchent sur l'attribution d'un prix et, depuis trois ans, une exposition des finalistes, cette année au Centre Wallonie-Bruxelles Paris. Entretien avec les trois fondatrices, Maria Giovanna Gilotta, Isabelle Lefort et Florence Provost.



Farid Kati, *Adugraphe n°8*, 2023 © Simon Cristiano

Maya Sachweh : *Comment est née l'idée des Rencontres ?*

Carré sur Seine : Nous étions toutes les trois galeristes, et au contact avec les artistes, nous nous sommes rendues compte de leurs difficultés à rencontrer des professionnels, des galeristes, curateurs ou critiques et à présenter correctement leur travail. Il existait déjà des rencontres de lecture de portfolios pour les photographes, le format a eu beaucoup de succès. Nous avons donc voulu élargir le concept à toutes les pratiques artistiques et à des professionnels de tous horizons. Nous voulions également conseiller et accompagner les artistes dans la constitution de leur dossier et la présentation orale. Il n'est pas facile de faire la synthèse de son travail en 20 minutes.

MS : *Les débuts étaient plutôt modestes. Vous étiez combien en 2012 ?*

CSS : Les premières rencontres se sont tenues dans une galerie de Boulogne, un espace limité et un petit comité pour environ 130 rendez-vous en une journée. Une première édition qui a soulevé l'enthousiasme de tous les participants et nous avons senti la nécessité et la possibilité d'ouvrir l'événement à un plus grand nombre.

MS : *L'évolution a été constante et impressionnante. En 2024 il y avait 450 artistes, 104 experts et plus de 1800 rendez-vous. Comment fonctionnent les Rencontres ?*

CSS : Nous lançons un appel à candidature ouvert à tous, sans restriction d'âge, de discipline ou de nationalité, et on reçoit en moyenne 800 dossiers dont nous retenons environ la moitié. La sélection se base évidemment sur la qualité du dossier, l'originalité et la pertinence du propos artistique et la qualité professionnelle du travail. A ce stade-là, nous ne nous disons pas : il faut tant de peintres, de sculpteurs, de vidéastes... Depuis trois ans, nous avons de plus en plus de candidats qui ne sont pas artistes plasticiens ou visuels, mais des musiciens ou danseurs qui cherchent à rencontrer des professionnels de l'art.

En même temps, nous contactons les experts, des responsables d'institutions culturelles, musées, centre d'art, foires, fondations, festivals et salons, mais également des commissaires d'expositions, critiques d'art, galeristes et collectionneurs. Nous sommes très heureuses de voir que de nombreux experts sont fidèles à l'événement et que le nombre croît d'année en année. Nous essayons d'avoir le spectre le plus large possible.

Les rencontres mêmes se déroulent sur quatre jours. Chaque artiste peut rencontrer cinq experts maximum qu'il a choisis en amont. Les experts, par contre, ne sont pas limités, ils peuvent rencontrer jusqu'à 17 artistes par jour.

MS : *Depuis 2014 Carré sur Seine décerne un prix dont le premier lauréat était **Lyes Hammadouche** qui a fait une belle carrière, comme la plupart des lauréats ultérieurs. Depuis 2019, d'autres prix se sont ajoutés. Quel est le processus de sélection des finalistes et qui choisit les lauréats ?*

CSS : A l'issue des rencontres, nous demandons aux experts un retour sur leurs rendez-vous et d'évaluer leur travail afin de définir une liste élargie d'une trentaine d'artistes. Nous étudions cette liste avec le Président de l'édition et les membres du jury qui changent chaque année pour sélectionner une dizaine de finalistes. En 2024, le Président était Yvannoé Kruger, le directeur de Poush, et les membres du jury Stéphanie Pécourt, directrice du Centre Wallonie Bruxelles Paris, Paula Aisemberg, directrice artistique du Fonds de dotation Émerige, Marc Donnadieu, commissaire indépendant, Julia Marchand, critique d'art, Andrea Ponsini, le directeur du Salon de Montrouge, et nous trois. Le lauréat du Prix Carré sur Seine, doté de 5000 €, est déterminé par le vote de l'ensemble des experts et du jury à l'issue de l'exposition des finalistes.

Le Fonds de Dotation Interconstruction, notre partenaire, décerne également un prix avec une dotation de 5000 € à un artiste travaillant le volume, et cette année, Stéphanie Pécourt attribuera le prix de la Marraine de 1500 € et intégrera le travail de l'artiste à la programmation à venir du CWB.

MS : *Finalment, il n'est pas si important que ça d'être finaliste ou lauréat. Les rendez-vous entre experts et artistes peuvent avoir des résultats intéressants et déboucher sur des expositions, un contrat avec une galerie ou des articles dans la presse.*

Tout cela, l'organisation des rencontres, les prix, l'exposition des finalistes, a un certain coût. D'où vient le financement (en dehors des 12 € par RDV que vous demandez aux artistes et qui posent question à certains participants) ?

CSS : Nous avons un partenaire historique, la Ville de Boulogne-Billancourt qui nous soutient depuis le début, d'autres se sont ajoutés au fil du temps : le Fonds de dotation Interconstruction, le Fonds de dotation Emerige, la Compagnie des bateaux à roue et, depuis l'année dernière, Nexity qui finance une résidence de 8 mois pour trois artistes. Tous les experts, comme l'équipe de Carré sur Seine, sont bénévoles, mais cela ne suffit pas pour



Louis Lanne, *Terrain net #2*, 2024 © courtesy l'artiste

couvrir tous les frais, nous sommes donc obligées de mettre à contribution les artistes. Nous sommes conscientes que la somme de 12 € par rencontre peut être importante pour certains, mais cela permet à Carré sur Seine de faire exister l'événement.

MS : *Les 10 finalistes de l'édition 2024 sont exposés au Centre Wallonie-Bruxelles. Qui sont les commissaires de l'exposition ?*

CSS : Le commissariat est principalement assuré par Yvannoé Kruger et Stéphanie Pécourt, qui sont accompagnés par le premier lauréat du Prix Perspective Curatoriale, Lou-Justin Tailhades, qui a reçu 1000 €. Les dix finalistes sont **Sosthène Baran, Jérôme Grivel, Pascal Hachem, Farid Kati, Louis Lanne, Alexandre Pimentel Nitzsche Cysne, Carlota Sandoval Lizarralde, Chloé Sassi, Hugo Vessiller-Fonfreide et Jisoo Yoo.**

L'exposition présente également les travaux des lauréates du Programme de Résidence Carré sur Seine Nexity Héritage : **Maya Gering, Gohar Martirosyan et Halveig Villand.**

Entretien réalisé par Maya Sachweh

KnalPatrone, Prix Carré sur Seine 2024

Du 27 mars au 12 avril
Centre Wallonie-Bruxelles Paris
127 rue Saint-Martin Paris 4^e



Jérôme Grivel, *Parc (série paysage-clôture)*, 2022 © courtesy l'artiste

68^e SALON DE MONTROUGE

Andrea Ponsini, le nouveau directeur du Salon de Montrouge, est arrivé en France en 2004 et a pris en 2014 la direction du pôle arts plastiques à la Mairie de Montrouge. Il a contribué à l'organisation du Salon aux côtés des commissaires Stéphane Corréard, Ami Barak et Guillaume Désanges / Coline Davenne avant de prendre les commandes de la 68^e édition qui a eu lieu en février.



Cindy Bannani, *Bien entendu, j'affirme respecter les valeurs de la Tunisie et affirme être saine d'esprit*, installation sonore, 2017-2024, Produit avec l'aide de Victor Donati et Noémie Lettoli, © Ville de Montrouge/Vincent Evrat

Françoise Docquier : *Quelle est votre politique pour le Salon ?*

Andrea Ponsini : Le Salon de Montrouge est un sismographe des tendances et des mouvements de la création émergente en France. Son action s'étend de l'appel à candidatures jusqu'à l'accrochage des œuvres, en passant par un système attentif de sélection et un accompagnement curatoriel sur-mesure. Défendre les jeunes artistes, c'est tout d'abord accompagner la créativité par la diffusion des œuvres et par la mise en relation avec les professionnels et professionnelles de l'art, les collectionneurs et les publics. Soutenir les artistes dans leurs démarches et leurs exigences — y compris techniques et matérielles —, c'est aussi et surtout pratiquer un exercice d'écoute et de réflexion collective.

Cette année nous avons reçu 2300 dossiers. Nous nous sommes entourés d'un comité curatoriel constitué de huit personnalités de l'art : Léa Bismuth, Chris Cyrille, Licia Demuro, Anya Harrison, Sophie Lapalu, Matthieu Lelièvre, Frédéric Lorin et Henri van Melle. Choisis pour leur profil singulier, ces personnalités ont activement participé à une première sélection de 90 artistes qui s'est soldée, après deux jours d'intense travail, par le choix de 40 artistes. Les diversités de parcours, d'ancrages géographiques et de points de vue des membres du comité reflètent l'étendue du champ artistique actuel et se traduisent dans la variété du choix des artistes. Mais leur rôle ne s'est pas arrêté là.

Chacun d'entre eux – ils sont bien évidemment rémunérés – a suivi 5 artistes pendant la durée de cette édition dans une optique de véritable accompagnement personnalisé : visite d'ateliers, écriture

des textes du catalogue pour certains, présence et conseils en sortie de Salon.

Nous présentons dans cette 68^e édition tous les médiums de la création contemporaine : de la peinture, un renforcement de la photographie, du dessin, de la sculpture et des installations avec l'irruption de l'Intelligence Artificielle qui trouve sa place dans le travail de certains, avec également un espace spécifiquement dédié à la vidéo et à l'image.

FD : *Quel a été votre rôle durant toute cette période ?*

AP : Je suis une sorte de chef d'orchestre et je me dois de donner une direction, des impulsions, des perspectives. J'ai voulu ouvrir un nouveau chapitre pensé à partir de la question des « (co)habitations » : inter-espèces, sociétales, identitaires, mais aussi en termes de systèmes de valeurs, de langages et de modes de vie. Le Salon de Montrouge est un espace de dialogue qui nous interroge : « Comment l'art peut-il susciter un espace-temps dans lequel la cohabitation, ailleurs si difficile, peut advenir ? De quels modes de partage peut-il être l'initiateur ? » Car l'intention est bien celle de créer, par cette nouvelle édition, une relation continue, quotidienne et intime avec l'art. Un art qui se révèle être aux prises avec l'actualité, parfois tiraillé dans son propre camp, car il ne cesse de questionner le monde dans lequel nous vivons afin de répondre au besoin de sens, de repères, d'échanges, d'amours et de confiance. Les artistes que nous avons présentés, mettent en avant cette pluralité des recherches, des propositions et des formes à l'œuvre aujourd'hui.

FD : Pourquoi ne parlez-vous plus de prix mais de perspectives ?

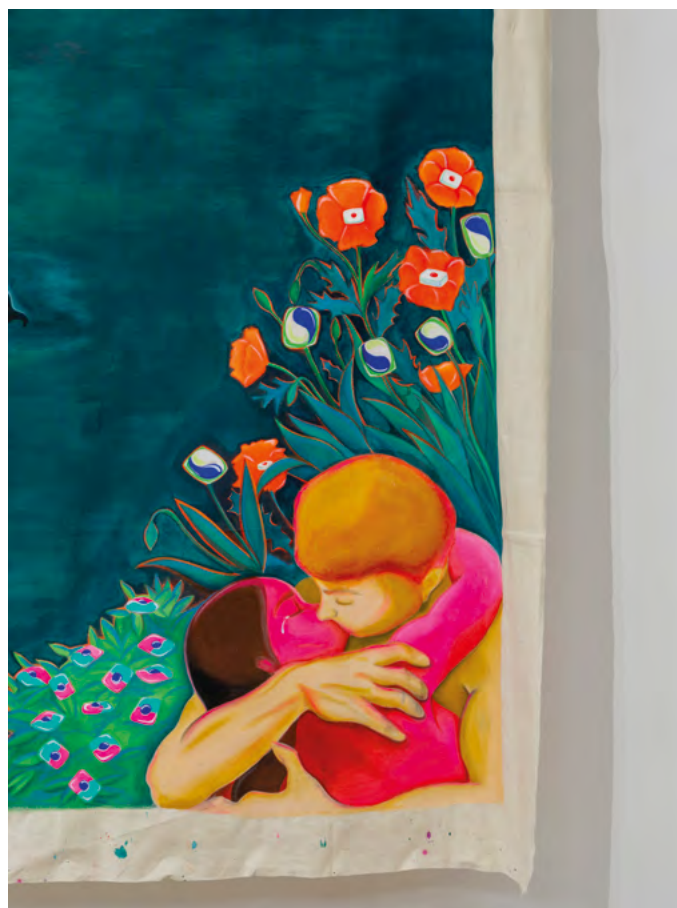
AP : Nous avons abandonné l'idée de la remise de prix, qui ne correspondait plus aux attentes des artistes. Nous avons mis en œuvre depuis deux ans des « perspectives » avec des partenaires et multiplié cette année ces accords de partenariat qui permettent à chacun d'apporter une opportunité artistique et / ou professionnelle à un artiste sur les deux années qui suivent le Salon. Par exemple, le Centre Pompidou Metz offre une dotation de 3000 euros à un artiste pour une production dans leur lieu appelé la Capsule. Le département des Hauts-de-Seine s'est associé au Musée Albert Kahn pour une exposition solo. A Lyon, le centre d'art Kommet présentera un artiste. Par ailleurs, le Salon s'est étendu au territoire de Montrouge avec des ateliers proposés à la Médiathèque et l'espace Colucci et des œuvres in situ pendant la durée de l'évènement.

FD : Quelles sont les perspectives du Salon ?

AP : Fort de sa volonté d'accompagner les artistes, le Salon de Montrouge a dévoilé une dizaine d'opportunités professionnelles qui leur permettront de construire leur carrière. Nous pouvons déjà compter Artagon qui propose des « formations Artagon » à tous les artistes de la sélection, la Chapelle XIV qui invite **Clément Bataille** à exposer dans les espaces de la galerie et Yoyaku qui invite **Pauline Pastry** à réaliser une pochette d'album pour leur label.

Le lieu culturel « Les Jardiniers », ouvert à Montrouge par Henri Van Melle, a retenu **Jules Bourbon, Louis Lanne, Sehyoung Lee** pour une exposition collective. Orange Rouge invite **Noémi Lancelot, Duo Oran** à mener un projet artistique avec un groupe de collégiens et lycéens. **Sacha Cambier de Montravel** et **Léonore Chastagner** bénéficieront d'une résidence sur l'île de Paxos en Grèce grâce à Therapeia Art Residency. Julio Artist Run Space donnera carte blanche en juin 2025 à **Kim Doan Quoc, Hendrik Gonzalez Nuñez, Josefina Paz**.

Entretien réalisé par **Françoise Docquier**



Cécile Cornet, *Nomad's land*, 2024, © Ville de Montrouge/Vincent Evrat



Josefina Paz, *Entendre la frontière*, Installation (boîtes à musiques en métal), 2018-2024 et *Mundi (fall to gravity)*, 2023, © Ville de Montrouge/Vincent Evrat



Gwendal Coulon, *Nous portons tous-tes des perruques*, 2025, © Ville de Montrouge/Vincent Evrat

EDI DUBIEN AU CŒUR DU VIVANT

Les portes du Musée de la Chasse et de la Nature s'ouvrent sur un monde figé, une parenthèse où le vivant, naturalisé, se donne à voir dans toute sa splendeur et sa brutalité. Dans ce décor où les trophées trônent et les regards de verre scrutent les visiteurs, une autre voix s'élève, celle d'Edi Dubien. L'artiste plasticien y déploie une œuvre vibrante, fragile et féroce à la fois, insufflant une humanité nouvelle à ces salles chargées de mémoire. Sous le commissariat de Rémy Provendier-Commenne, l'exposition se dessine comme une traversée sensorielle et introspective, où l'homme, l'animal et l'enfance s'entrelacent dans un jeu subtil de résonances.



Traverser le temps, 2024 © Musée de la Chasse et de la Nature, photo Aurélien Mole



Résistant, 2024 © Musée de la Chasse et de la Nature, photo Aurélien Mole

Dès l'entrée, l'atmosphère est saisissante. *Résistant*, une peinture monumentale, accueille le visiteur comme un gardien silencieux. Ce guerrier solitaire, dépourvu de peur, est l'incarnation de la survie et de la transformation, un manifeste sculpté dans la chair de l'expérience. Il prépare à une immersion où l'art dialogue avec le passé du musée et le réinvente.

La première salle se déploie comme un vortex de 203 dessins accumulés, véritables traces des émotions, de l'enfance et de l'intimité. Les murs et les banquettes sont habillés d'un papier peint qui crée un cocon onirique, où crânes, coccinelles et diamants s'entrelacent. Chaque trait ouvre une brèche vers un autre monde.

Au centre de la pièce se trouve la sculpture *Traverser le temps*, une barque qui abrite plusieurs animaux et un personnage humain, figure emblématique de l'œuvre de Dubien. Cet autoportrait est réalisé à partir des mains moulées de l'artiste et de vêtements façonnés en résine et en plâtre. La barque symbolise un voyage dans le temps, une traversée entre l'enfance et la relation entre l'homme et la nature.

Les larmes bleues qui s'échappent du personnage ne sont pas des larmes de tristesse, mais un flux créatif, une énergie vitale qui transforme les faiblesses en force. Cette larme devient une substance nourrissant l'imaginaire, porteuse de renouveau et

de créativité. Les animaux, sculptés en résine, plâtre et terre, accompagnent cette quête de transformation, soulignant le lien entre la création et la nature.

Le salon bleu prolonge la quête de soi, l'exploration de l'évolution et de la transformation. Au centre de cet espace, Réincarnation, un autoportrait en trois dimensions, présente un jeune homme allongé, peut-être endormi, peut-être en pleine rêverie. Ses yeux, maquillés, semblent capturer l'instant suspendu entre le rêve et la réalité. De son ventre, un renard émerge, incarnant l'âme, cet animal sauvage et insaisissable qui se fond ici dans une symbiose avec l'humanité. Edi Dubien interroge souvent la frontière entre l'homme et l'animal, les rapprochant, les faisant dialoguer. Dans cette œuvre, les deux forment un tout indissociable, un miroir où l'humain et l'animal se répondent et s'entrelacent. Au-dessus de cette sculpture, des amulettes en terre crue résinées pendent au lustre, petites protections symboliques qui, comme des talismans, inscrivent la pièce dans un univers mystique, où l'invisible et le tangible se mêlent.

Vient ensuite une salle dédiée à l'un des plus anciens compagnons de l'homme : le chien. À l'entrée de la salle, un dessin représente *Garance*, le teckel à poil dur de l'artiste, dont le nom, initialement absent, a été ajouté au stylo sur le cartel, après avoir barré le nom

initialement présent, « sans titre ». Autour de lui, plusieurs œuvres interrogent le lien entre domestication et appareil. Au milieu des colliers défensifs ou richement ornés, Dubien explore le statut du chien, à la fois protecteur et membre intime du foyer. Sur des salons à plateforme inspirés des drag queens, il dispose des pattes de chien en faïence, interrogeant les normes et les stéréotypes attachés aux figures animales. La question de la stigmatisation transparait également dans une série dédiée au pitbull, un chien souvent perçu comme dangereux. L'artiste renverse cette image en présentant des sculptures où des mains d'enfants jouent avec l'animal, lui redonnant une tendresse et une innocence trop souvent niées. La sculpture d'un pitbull enlacé par un bras d'enfant en résine évoque la possibilité d'un regard réconcilié, où la peur laisse place à l'amour. Cette double œuvre, intitulée *Quelques mots d'amour*, réaffirme la volonté de Dubien de déconstruire les représentations et de réparer les blessures, qu'elles soient humaines ou animales.

La visite se referme sur un hommage aux invisibles, aux animaux du quotidien : le lièvre, le renard, le blaireau, la marmotte. Ici, pas de hiérarchie entre l'exotique et le familier. L'artiste leur redonne leur juste place, leur image et leur force, dans une poésie simple et vibrante.

L'exposition n'est pas une simple visite, mais un voyage. Un face-à-face avec nos peurs et nos merveilles, nos contradictions et nos résiliences. Dubien ne propose pas seulement de voir, mais d'écouter, de sentir, d'habiter un monde où l'homme et l'animal ne sont plus des ennemis mais des reflets. Une plongée essentielle dans la matière du vivant.

Romane Philip



Réincarnation, Salon bleu (détail) 2024, Musée de la Chasse et de la Nature, photo © Aurélien Mole

Edi Dubien - *S'éclairer sans fin*

Jusqu'au 4 mai 2025

Musée de la Chasse et de la Nature

62 rue des Archives, Paris 3^e

MONTROUGE • ART CONTEMPORAIN

DU 7 AU 23 FÉV. 2025

Perspectives du 68^e Salon de Montrouge

Le Beffroi
2, place Émile Cresp - Montrouge
M@ Mairie de Montrouge
Accès libre

Direction artistique :
Andrea Ponsini

Artagon

Ouverture des « formations Artagon »
à tous les artistes de la sélection.

Chapelle XIV

Clement Bataille Yoyaku : Pauline Pastry
Invitation d'un artiste de la sélection à exposer
dans les espaces de la galerie, et d'un autre
artiste à réaliser une pochette d'album pour le
label Yoaku.

Les Jardiniers

Jules Bourbon, Louis Lanne, Sehyoung Lee
Plusieurs artistes du Salon seront sélectionnés
pour une exposition collective au sein de la
galerie.

Orange Rouge

Noémi Lancelot, Duo Oran

Invitation de deux artistes à mener un projet
artistique avec un groupe de collégiens et
lycéens de l'enseignement adapté.

Therapeia Art Residency

Sacha Cambier, Léonore Chastagner,
Carla Gueye

Invite un ou plusieurs artistes pour une
résidence sur l'île de Paxos, en Grèce.

Julio Artist Run Space

Kim Doan Quoc, Hendrik Gonzalez Nuñez,
Josefina Paz

Carte blanche en juin 2025 pour trois artistes
de la sélection.

L'ensemble des
perspectives à découvrir
prochainement...



POLLEN - RÉCIT DE COLLECTION AU CAPC

Comment, face à des problématiques écologiques urgentes, l'art garde-t-il la capacité à décentrer nos regards et repenser notre rapport au vivant ? Telle est l'un des défis que pose cette nouvelle lecture de la collection par Cédric Fauq, commissaire en chef du Capc de Bordeaux. L'œuvre de Wolfgang Laib, *Pollen de noisetier*, constituée d'éléments naturels et instables qui donne le titre de cet opus, est l'élément déclencheur de ce récit de collection, le musée devenant un biotope en soi. Impliquant un rapport de perception de la nature entre extractivisme, toxicité, circulation de la matière et contemplation plus apaisée, les œuvres rassemblées donnent à voir de nombreuses acquisitions récentes. L'accrochage favorise une pollinisation des œuvres.



Joan Mitchell, *La grande vallée XX (Jean)*, 1983, Collection Capc Musée d'art contemporain de Bordeaux, Photo Frédéric Delpech. © Estate of Joan Mitchell

Marie de la Fresnaye : *Après « Amour Systémique » qui traitait de la logique de la grille et de l'enfermement, « Pollen » interroge notre rapport au vivant : quelle a été la genèse de votre réflexion ?*

Cédric Fauq : À l'occasion de ces différentes lectures de la collection, nous avons avec Sandra Patron, interrogé le musée comme l'un de ces systèmes. Avec *Pollen*, il était intéressant de voir comment étaient conservées, fossilisées certaines œuvres qui étaient composées d'éléments naturels ou instables dont l'une d'entre elle qui m'a interpellé particulièrement : *Pollen de noisetier* (1992) de l'artiste allemand **Wolfgang Laib**, dont la couleur avait changé depuis son acquisition. À partir de là, cette question sur le musée comme réceptacle du vivant a fait jour dans le cadre d'une réflexion plus large et assez logique.

MdF : *En quoi cette thématique largement d'actualité, peut-elle trouver une résonance singulière avec l'art ?*

CF : Cela fait écho en effet à une forme d'urgence mais ce qui est intéressant avec l'art est de pointer qu'il est encore possible de changer nos perceptions sur la nature pour la considérer non pas comme une ressource mais dans une logique de coexistence. A partir de différents types de narration, certaines œuvres se penchent sur ce rapport extractiviste, avec notamment la vidéo de **Louis L. Henderson** autour des composants issus de minerais en Afrique et présents dans nos téléphones alors que d'autres nous invitent à regarder les paysages et éléments de la nature de façon plus contemplative et apaisée comme avec **Joan Mitchell** et **Oscar Murillo**. Un va et vient entre l'art et la perception des choses qui s'en trouve transformée.

MdF : *Quels ont été vos critères de sélection des œuvres ?*

CF : Des œuvres se sont imposées très rapidement à partir du *Pollen de noisetier* ; contenant des matériaux naturels comme le sable de **Kapwani Kiwanga**, les déchets de plastique de **Samara Scott** ou les fleurs en décomposition de **Jessie Darling** dont l'installation a été montrée au Petit Palais à l'occasion d'Art Basel, un don récent au Capc. D'autres œuvres représentent plus littéralement des fleurs selon un désir assumé, que ce soit avec **Chiara Camoni** et cette forme de carrelage au sol dans lequel sont insérées des fleurs réelles ou dans la vidéo de **Julien Creuzet** *Crossroads*. D'autres évocations peuvent être plus abstraites, avec l'œuvre d'**Olivier Mosset** intitulée *Rosebud*, titre polysémique très évocateur. Ce pan poétique du projet est contrebalancé par un autre plus dur et politique qui concerne les sols et l'extraction. L'une de nos belles découvertes est la vidéo de **Tony Oursler** *Toxic Detox* sur le scandale du pesticide chlordécone, utilisé dans les plantations de bananes des Caraïbes jusqu'en 1993.

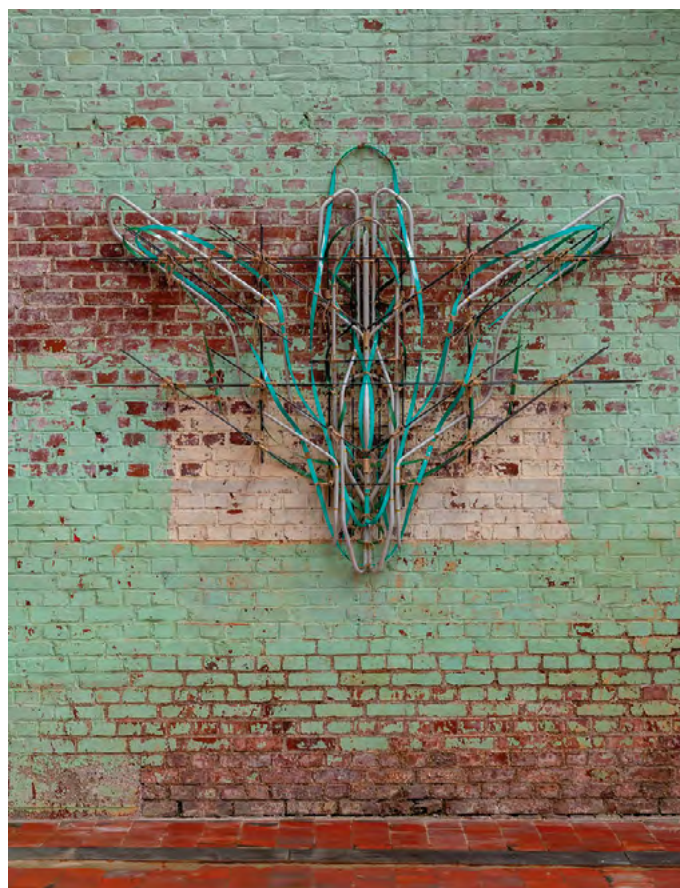
MdF : *En ce qui concerne l'organisation du parcours, comment est favorisée une pollinisation des œuvres entre elles ?*

CF : Autour d'un paysage ponctué de sortes de structures, de cabanes proposant l'expérience de la vidéo (**Hicham Berrada**, **Rosa Barba**, **Nina Beier**, **Tony Oursler** et **Naufus Ramírez-Figueroa**), la narration démarre avec la pièce au sol de **Chiara Camoni** et le plafonnier d'**Olivia Erlanguer** aux ailes de papillon, placé au-dessus des bords qui contiennent le pollen de **Wolfgang Laib**. La première partie du parcours est d'ordre poétique et au fur et à mesure l'on évolue vers quelque chose de l'ordre du dystopique autour des questions de l'extraction avec les pièces de **Rosa Barba**, **Kapwani Kiwanga**, **Ottobong Nkanga** et **Louis L. Henderson**. On termine avec un ensemble d'œuvres qui font écho à l'océan et au passé des Entrepôts Lainé avec **Oscar Murillo**, **Julien Creuzet** et **Lubaina Himid**.

MdF : *D'autres artistes sont invités à entrer en correspondance, comment cela va-t-il se traduire ?*

CF : Je me suis concentré sur les artistes qui n'avaient pas été montrés au Capc ou très brièvement, en dialogue avec le reste de l'accrochage afin de mettre en avant les diversités de la collection et sur un temps long. On les appelle les agents pollinisateurs.

On commence avec **Emma Reyes**, artiste autodidacte, originaire de Colombie, qui a vécu à Bordeaux et dont le destin est fascinant. Montrée lors de la dernière Biennale de Venise, elle représente des visages humains qui se fondent à une végétation luxuriante et des portraits de fleurs et de fruits, proches du réalisme magique. Nous proposerons ensuite l'artiste **Kinke Kooi**, présente dans l'exposition-fiction *Le Club du Poisson-Lune* à mon arrivée. Également **Faith Wilding**, évoquée au Capc par le biais de Judith Chicago en tant que collaboratrice historique. Et enfin, **Ben Thorpe Brown**, montré dans le cadre du programme Satellite.



Roy Köhnke, *Wall Land # 1*, 2023, Collection Capc Musée d'art contemporain de Bordeaux, Photo DR © Adagp



Julien Creuzet, *Crossroads*, 2022, collection Capc © Julien Creuzet

MdF : *Vous êtes également à l'origine de « l'Académie des Mutantes », festival de performances hybride, quels en sont les objectifs ?*

CF : Ce titre évoque l'*Université des mutants* initiée sur l'île de Gorée par Léopold Sédar Senghor au début des années 1980 mais aussi X-Men ! J'ai regardé d'autres formats de festivals et notamment *Arika* à Glasgow pour réfléchir à la place que l'on peut donner à la performance et au-delà comment échanger et faire circuler la pensée dans un musée. Le festival offre un programme hybride alliant des performances à une programmation discursive élaborée en collaboration avec la revue de la dissidence sexuelle *Trou Noir* et à des ateliers. Inédit, le format *Nouveaux Mutantes* donne la place à de jeunes diplômés, suite à un appel à projet lancé fin 2024.

Entretien réalisé par Marie de la Fresnaye

Pollen - Récit de collection

Du 28 mars 2025 au 31 janvier 2027

Académie des Mutantes, 3^e édition

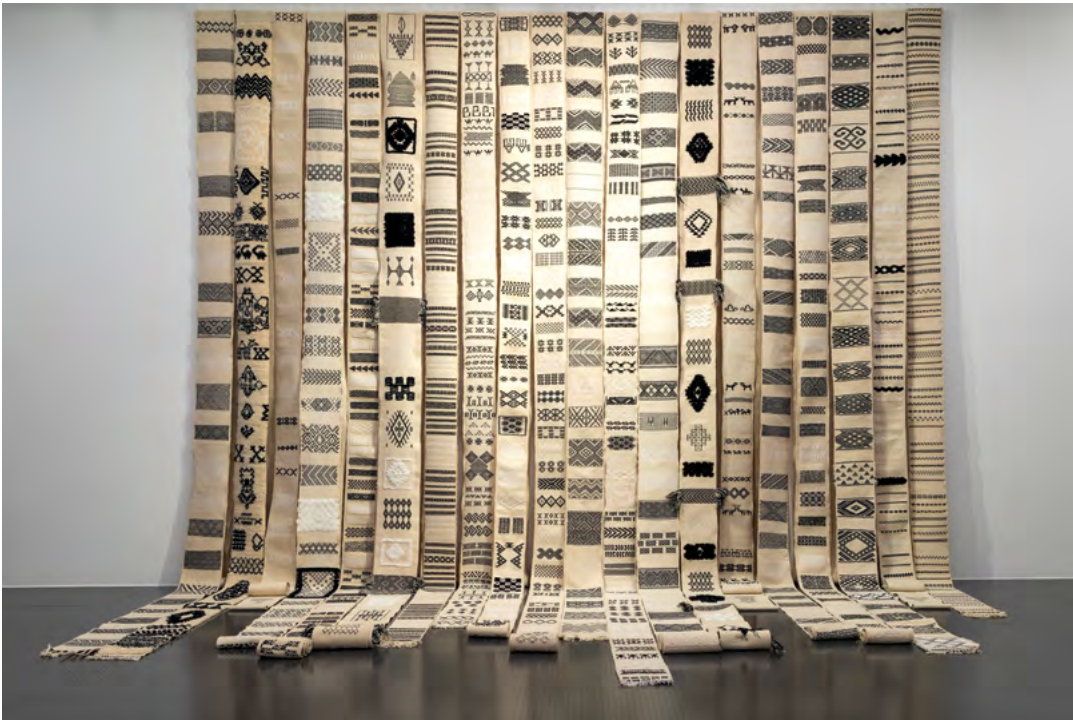
Du 13 au 18 mai 2025

Capc, Musée d'art contemporain de Bordeaux

7 rue Ferrère, Bordeaux

APRÈS LA FIN. CARTES POUR UN AUTRE AVENIR

Dans le prolongement de la 35^e Biennale de São Paulo, le commissaire et ancien directeur du MACBA Manuel Borja-Villel, suite à l'invitation de Chiara Parisi, directrice du Centre Pompidou Metz, convoque 40 artistes internationaux qui décolonisent les récits à rebours d'une conception linéaire eurocentriste et à partir de territoires et de groupes à la marge et invisibilisés, dans un spectre allant du XVII^e siècle à nos jours.



Amina Agueznay, *Curriculum Vitae*, 2020-2021 © Amina Agueznay © Centre Pompidou-Metz
Photo Marc Damage, exposition *Après la fin*, 2025

Marie de la Fresnaye : *Les notions de mémoire (Aline Motta, Ellen Gallagher) de vernaculaire (Victor Anicet, Frank Walter), de frontière (Yto Barrada, Ahlam Shibli), de politique et d'émancipation (Sarah Maldoror, Mounira Al Solh) et de modernités plurielles (Rubem Valentim, Wifredo Lam, Baya), irriguent cette constellation de gestes, sans chronologie ni chapitrage d'un sud global métissé entre les Caraïbes et la Méditerranée. Quelle a été votre méthodologie dans le choix des artistes ?*

Manuel Borja-Villel : Plus qu'une exposition classée par thèmes ou catégories, elle est pensée comme un canevas dans lequel différentes histoires se croisent et s'entrecroisent. Un fil mène à un autre entre l'eau et la terre, la mer et le désert mais aussi l'Atlantique et la Méditerranée, dans un jeu complexe qui a commencé il y a plus de cinq siècles. Si comme nous le savons, le colonialisme est un système fondé sur le racisme et la violence systémique, l'art a joué un rôle important dans ce système, en tant qu'agent colonisateur contribuant à imposer certaines cultures à d'autres. Mais ce même art est capable d'ouvrir des failles, de récupérer des voix réduites au silence, de configurer des espaces de résistance et, ce faisant, d'imaginer la possibilité d'autres mondes.

Nous passons ainsi du travail et de la collaboration avec des artistes amazighs du sud du Maroc comme le collectif **Tizintizwa (Soumeya AIT Ahmed et Nadir Bouhmouch)** ou l'artiste **M'barek Bouhchichi** à la relation au territoire d'auteurs des Caraïbes, comme **Wifredo Lam** ou **Frank Walter**. Ou encore

des images du détroit entre le Maroc et l'Espagne d'**Yto Barrada** aux espaces « gardés » de la Cisjordanie photographiés par la palestinienne **Ahlam Shibli**.

MdF : *Comment se fait la répartition entre artistes contemporains et modernes ?*

MBV : L'exposition se situe dans le présent et par conséquent le nombre d'artistes contemporains est important. Un certain nombre d'œuvres ont été produites spécifiquement pour l'exposition, ce qui concerne **Philip Ritzk, Alejandra Riera** et **Olivier Marboeuf**, par exemple. Mais l'histoire n'est pas une succession de moments étanches, séparés les uns des autres. Le présent, le passé et le futur s'entremêlent sur la base de continuités et, bien sûr, de ruptures. C'est pourquoi il y a aussi un nombre important d'auteurs modernes, comme **Rubem Valentim, Wifredo Lam, Maya Deren** ou **Katherine Durham**.

Entretien réalisé par Marie de la Fresnaye

Après la fin. Cartes pour un autre avenir

Jusqu'au 1er septembre 2025

Centre Pompidou Metz

LE NOUVEAU PRINTEMPS DE RETOUR AU PRINTEMPS

Comme un vent de fraîcheur, comme un parfum de fleurs, la troisième édition du Nouveau Printemps, qui se tient annuellement dans les quartiers de la ville de Toulouse, se voit bousculée cette année par la curation enthousiaste de Kiddy Smile. A cette occasion, ce dernier nous ouvre grand les portes de sa *House* dans un « hommage à Kiddy Smile et par Kiddy Smile à toutes les familles de cœur. »



La princière, Barbès, de la série *Les Intruses*, 2019 © Randa Maroufi

Figure protéiforme, entre autres de la *ballroom scene* et du *voguing*, **Kiddy Smile** s'est fait connaître en tant que styliste, DJ et désormais comme icône populaire. Nous l'avons rencontré en octobre 2022 lors de l'exposition anniversaire d'ARTAÏS, *pARTages*, alors en collaboration avec l'artiste **Jérémie Danon**. Si leur partenariat s'est poursuivi, notamment à la Biennale de Lyon, c'est aujourd'hui en tant que commissaire que **Kiddy Smile** franchit les portes de ce festival avec un rire contagieux.

Son souhait de mettre en lumière sa communauté, invisibilisée jusqu'à récemment, se réalise dans le maître-mot de « constellation » mis au point avec le directeur artistique Clément Postec. L'amour et les familles sont ici traités sur le plan de la diversité et des rencontres de trajectoires, comme autant d'étoiles qui se télescopent. L'édition se concentre cette année entre le quartier historique de Saint Sernin et celui d'Arnaud Bernard, plus populaire et en pleine mutation. Au total, ce sont dix espaces organisés en vaste continuum qui cartographient le parcours du festival. Fragmentée parmi eux, une exposition collective curatée par Yandé Diouf, responsable de projets au Centre Pompidou, s'intitule *Faire famille*. Cette exposition, coconstruite avec les artistes, est une référence au *voguing*, pratique performative et identitaire de la communauté LGBTQI+ qui trouve ses racines aux États-Unis et qui manifeste un désir de regroupement. Les *Houses*, groupes formés par affinités où les matriarches veillent sur les plus jeunes, sont ces familles de cœur précédemment citées, qui permettent à la fois l'expression collective mais également individuelle de chaque membre.

En parallèle, de nombreux artistes sont exposés au Centre culturel Bellegarde, à la Bibliothèque d'étude et du patrimoine, ou dans des artist-run spaces intégrés dans la ville rose. Ce sont, en définitive, 39 artistes à découvrir, plus ou moins connus,es, comme **Angelica Mesiti**, **Binta Diaw**, **Jérémie Danon**, **Laura Henno**, **Randa Maroufi**, **Raphaël Barontini** ou **Tarek Lakhri**...

Quid de **Kiddy Smile** dans tout ce programme ? Il propose, avec la commissaire Mathilda Portogheze, une exposition intime et rétrospective sur la *House* dont il est issu, et en particulier sur la *Mother* de celle-ci, Nikki Gucci, notamment dans un court-métrage réalisé avec **Anne Cutaia**.

Amélie Boulin

Le Nouveau Printemps

Du 23 mai au 22 juin

Quartier Saint-Sernin / Arnaud Bernard, Toulouse

DRAWING NOW 2025

En tant que première foire européenne dédiée exclusivement au dessin contemporain depuis 2007, Drawing Now Paris est devenue un rendez-vous incontournable où le médium transcende son rôle traditionnel d'esquisse pour devenir un langage universel qui s'inscrit dans une dynamique où les frontières entre les différentes disciplines artistiques s'effacent. Les 71 galeries invitées pour cette 18^e édition se répartissent en trois secteurs : « Général » accueillant les galeries établies qui présentent un artiste en focus, « Insight » plateforme de découvertes et « Process » lié aux projets spécifiques ou expérimentaux.



Arthur Gillet, *Les Mythomanes*, 2020 © Arthur Gillet, courtesy GaleriesS

Si de nombreuses galeries sont fidèles depuis les premières éditions, de nouvelles issues d'autres pays font leur apparition cette année donnant une belle dynamique, telle Annie Gentils Gallery de Belgique et **Lise Duclaux**, la Galleria Tiziana Di Caro d'Italie avec **Maxime Rossi** et sa série *Père Lachaise* où les branches du saule viennent ponctuer de couleurs les partitions de Chopin, Richard Saltoun Gallery de Londres et **Juliana Séraphim**, figure éminente de la peinture libanaise et pionnière du surréalisme, ou encore les galeries suisses Wilde, Skopia ou Heinzer Reszler. Pour les galeries présentes depuis longtemps, la galerie Papillon revient avec le duo belgo-italien **VOID** explorant la notion de mémoire dans un rapport son et image, la galerie Suzanne Tarasieva avec **Nina Mae Fowler** et ses dessins minutieux en noir et blanc en référence au cinéma, la galerie Maubert et les délicates aquarelles abstraites de **Joachim Bandau**, Paris B avec **Louis Lanne** et ses paysages abstraits colorés et dessinés sur une surface particulière, le tableau *Velleda*, la galerie C avec **Tiziano Foucault-Gini** dont les dessins virtuoses sont inspirés par une iconographie religieuse et classique pour représenter des mouvements actuels, Purdy Hicks Gallery et **Christelle Tea**, exploratrice et dessinatrice compulsive présentant une série d'autoportraits à l'encre de Chine, Dilecta et **Alice Gauthier** avec ses paysages et univers oniriques.

Dans le secteur Process, ETC participe pour la première fois avec **Mathieu Bonardet** pour qui le dessin se concentre en un geste et un matériau, le graphite, la galerie Binôme présente **AurelK** qui explore l'intime et le rapport au sacré à l'aide de pastel sec et de fusain, la Galerie S avec **Arthur Gillet** et ses peintures sur soie transposant des histoires personnelles dans des scènes se référant à la mythologie ou l'histoire de l'art.

Dans le secteur Insight, première participation de la Galerie de l'Est avec le travail de l'artiste russe **Taisia Korotkova** qui s'intéresse aux relations entre la société humaine et la science, la galerie arnaud Lebecq avec **Florian Sông Nguyen** et ses narrations intimes montrant son goût pour le mystérieux et l'impalpable, Traits libres avec un dialogue autour du portrait entre **Noemi Conan** qui revisite son enfance dans une ville périphérique de la Pologne des années 90 et **Valentine Gardiennet** et ses saynètes colorées et espiègles aux références populaires inspirées par les séries télévisées et de bande-dessinées.

Force est de constater que les thématiques sociétales sont récurrentes pour beaucoup. Les œuvres dénonçant le racisme et le colonialisme ou interpellant sur les questions d'identité et les inégalités socio-économiques deviennent des vecteurs d'émotions et d'actions. Une importance croissante est donnée au dessin classique de la figure humaine, tout en la réinterprétant et en l'intégrant dans des approches actuelles. Enfin plusieurs artistes utilisent des matériaux non conventionnels (fils, tissus, matériaux divers) pour créer des œuvres qui repoussent les limites du médium traditionnel tout en revisitant les formes.



Valaine Lochu, *Dialogue #2*, 2015 © Adagp, Paris, crédit photo Fabrice Lindor

Au niveau-1, l'exposition *codes dessinés : notations urbaines, écritures intimes* proposée par Joana P.R. Neves et réalisée en partenariat avec le Frac Picardie et le CNAP, met en lumière autour de figures tutélaires de plus jeunes artistes dont le travail s'inscrit dans l'action de représenter, à l'aide de signes ou symboles telles des écritures secrètes ou codées.

Dans les temps forts de cette 18^e édition, trois parcours proposés par des professionnels de différents univers élargissent les perspectives en proposant au visiteur d'explorer le dessin sous des angles variés. Suite au partenariat développé avec le C-E-A, Claire Luna, commissaire et critique d'art, imagine un parcours dans les secteurs Process et Insight suivi d'un talk sur la thématique de la lumière. Le designer et décorateur Pierre Yovanovitch déclare « Dessiner m'aide à créer: Le premier coup de crayon matérialise l'amorce de l'idée et le champ des possibles » et partage ses coups de cœur. Enfin Joana P.R. Neves, Claudine Grammont et Elsy Lahner, avec Parallaxe, attirent le regard sur des galeries ou artistes dont les pratiques innovantes ou inattendues échappent à une définition classique du dessin.

Comme chaque année, le Prix Drawing Now est décerné lors du vernissage parmi les cinq artistes de moins de 50 ans sélectionnés. **Mélanie Berger** (Archirar Gallery) envisage le papier comme une peau interagissant avec l'air et la lumière, **Susanna Inglada** (Maurits van de Laar) explore le pouvoir et l'autorité avec ses dessins-collages immersifs, **Farah Khelil** (lilia ben salah)



Noemi Conan, *Job Thief*, 2024 © Galerie Traits Libres

s'inspire de l'histoire personnelle et officielle pour proposer une cartographie de l'intime, **Violaine Lochu** (Analix Forever) transcrit sous la forme de partitions une réflexion autour de la notion de métamorphose au croisement de la musique et de la poésie sonore, et **Roméo Mivekannin** (Eric Dupont) poursuit son investigation des figures historiques au travers de lavis à l'encre noire.

La foire, avec ses 18.000 visiteurs lors des éditions précédentes, montre l'intérêt d'un public sensible à la diversité de ce medium accessible et qui agit non seulement comme un miroir critique de notre société, mais aussi comme un moteur de réflexion.

Sylvie Fontaine



Hyunsun Jeon, *Paintings in the Bushes*, 2021 © Hyunsun Jeon, courtesy l'artiste et galerie Lelong & Co

Drawing Now Paris

Du 27 au 30 mars
Le Carreau du Temple
2 rue Eugène Spuller, Paris 3e

Frac Picardie, Amiens
Du 1er mars au 14 juin 2025

ART PARIS « S'ÉCLATE » AU GRAND PALAIS

Grâce à son retour au Grand Palais, Art Paris, événement de l'art moderne et contemporain, renforce son identité et ses ambitions. Entretiens avec **Guillaume Piens**, commissaire général et **Marc Donnadiou**, commissaire du secteur Promesses.



Mari Katayama, *Shadow puppet #014*, 2016, courtesy l'artiste et Galerie Suzanne Tarasieva © photo Rebecca Fanuele

Gilles Kraemer : Cette 27^e édition se place sous le qualificatif : Retour en force. Qu'en est-il ?

Guillaume Piens : Force par ses 170 exposants de 25 pays. 34 exposants de plus et 36 nouvelles participations. Force de la beauté du Grand Palais rénové en plein cœur de Paris. Enfin, force d'une programmation ambitieuse, de plateformes thématiques, d'expositions et de deux prix. C'est beaucoup plus que l'an passé.

GK : Pouvez-vous nous en dire plus sur ces prix ?

GP : Initié en 2024, le Prix BNP Paribas Banque Privée *Un regard sur la scène française*, dotation de 40 000 euros, récompense, sans distinction d'âge, le parcours ou la carrière d'un des 30 artistes de la sélection des commissaires Amélie Adamo et Numa Hambursin dans leur focus *Immortelle : un regard sur la peinture figurative en France* : de **Ronan Barrot** - Claude Bernard à **Gaëtan Valguelsy** - Polaris et *La Figuration libre* de **Robert Combas** - Strouk gallery à **Agnès Thurnauer** - Michel Rein, dans cette élasticité du médium de l'ancien vers le présent.

Le prix Her Art, initié par le magazine Marie Claire, en partenariat avec la Maison Boucheron, dotation de 30 000 euros, renforce la visibilité de 12 artistes femmes au parcours singulier. De **Mathilde Rosier** - Pauline Pavéc à **Oda Jaune** - Templon, de **Sama Alshaibi** - Galerie Esther Woerdehoff à **Mari Katayama** - Galerie Suzanne Tarasieva, de puissantes et fortes œuvres !

GK : L'an passé, une thématique fut celle d'Art & Craft. Lui succède French design art edition.

GP : Consacré au design et aux arts décoratifs, ce nouveau secteur accueille 18 exposants sur les balcons Nord de la nef du Palais, présentant une sélection d'objets « ambigus » au croisement de l'art et du design. Du *Tabouret bilboquet* de **Maxime d'Angeac** au paravent laqué de **Reda Amalou**, les designers s'affranchissent de la fonction.

Dans cette poursuite du questionnement entre art et artisanat, dans l'espace du promenoir Sud, *Le chuchotement des mains* explore le mécénat de 10 années de création artistique - programme *équinoxes* - que la Maison de haute maroquinerie Camille Fournet développe avec **Lucien Murat**, **Recycle Group** ou **Fabrice Hyber**.

GK : Quels sont les deux autres focus explorant le dynamisme d'Art Paris ?

GP : *Hors limite*, choix de Simon Lamunière de 18 artistes internationaux, aborde le métissage, les enrichissements des allers et retours, le ici et l'ailleurs. Du récit familial du béninois **Ishola Akpo** - Sabrina Amrani à **Mohammad Alfaraj** - Mennour, de la mozambicaine **Bertina Lopes** - Richard Saltoun au chinois **Zhao Zhao** - Tang Contemporary Art.

Dans ses différences de 26 propositions, *Solo show* propose des expositions monographiques. Du 9^{ème} art, **Enki Bilal** - Galerie Barbier - aux peintures de l'australienne **Clara Adolphs** - Chalk Horse ou aux rêveries de **Katia Bourdarel** - Galerie Renard Hacker.

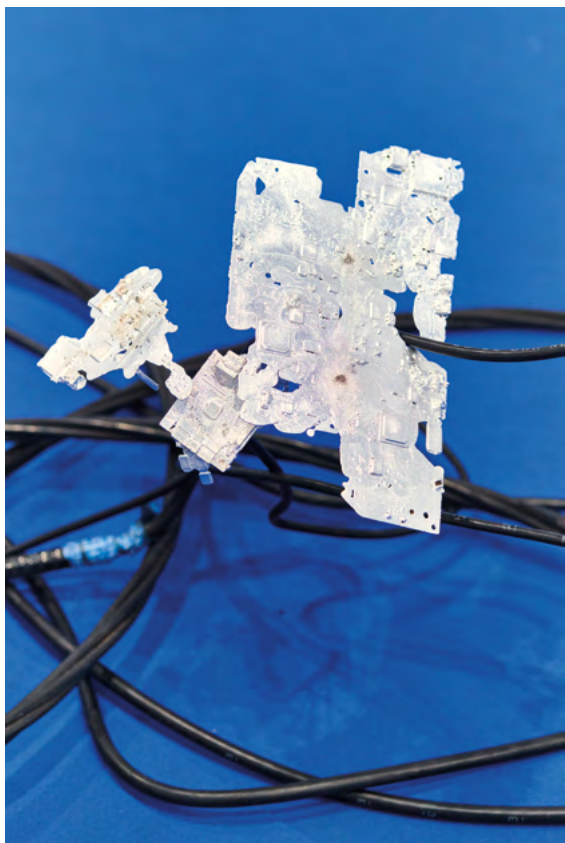
GK : *Ouvreur d'autres approches*, deux expositions différentes marquent la diversité prônée par Art Paris, le regard qui explore et déchiffre notre époque.

GP : Premier partenariat avec la Ville de Paris par la présentation d'une vingtaine d'artistes de son Fonds d'art contemporain – Paris Collection. Le fil rouge est celui de la figuration, d'**Hélène Dufau** (1869-1937) à **Pierre-Paul Montagnac** (1883-1961), de **Damien Deroubaix** (1972) à **Nina Childress** (1961).

Sarah Brahim et **Ugo Schiavi** présentent *NEUMA, The Forgotten Ceremony*, installation marquant l'aboutissement de leur participation au programme de résidence de la Villa Hegra, institution culturelle entre l'Arabie saoudite et la France.

GK : *Marc Donnadiou*, après l'exploration de la thématique *Art & Engagement* en 2023, vous êtes commissaire de celle de *Promesses*, dédiée à 26 galeries de moins de 10 ans et à la création émergente. Comment ont-elles été sélectionnées et de quelle manière êtes-vous intervenu pour établir un parcours ?

Marc Donnadiou : Dans « l'esprit Art Paris », tel un « coach » ou une « nounou », je les accompagne autour de leur positionnement



Gillian Brett, *Untitled (Almenec series)*, 2024 © courtesy l'artiste et C + N Gallery CANEPANERI

Gillian Brett, lauréate du Prix Villa Noailles des Révélations Emerige 2022 et du Prix Dauphine pour l'art contemporain 2016. Elle est également dans les secteurs Hors limite et Solo show !

MD : Oui, une artiste formidable qui revisite l'idée d'environnements post-naturels, y compris à partir de composants électroniques revivifiés. Valérie Delaunay revient avec **Barbara Navi** et **Sergio Morabito** qui jouent de la mythologique et de ses représentations. Pour sa première venue, Echo 119 présente **Rieko Koga**, **Sakiko Nomura** et **Maryam Khosrovani**, et la Galerie Idéale les expressions contrastées d'**Edgardo Navarro**, de **Mengzhi Zheng** et de **Mona Cara**. Chez Hunna Art du Koweït des langages autour de la radicalité et de la contre-culture, en particulier **Nour Elbasuni** et sa déconstruction de la masculinité. À la Galería Rebelde de Guatemala City la proposition inédite autour du voyage et du paysage de **Luciano Goizueta**. Et, à Salon H, le rébus visuel coloré de **Felipe Rezende** qui mixe figuration narrative, pop art et bande dessinée.

Entretien réalisé par Gilles Kraemer

et de leur succès. Une sorte de compagnonnage jusqu'aux derniers moments de la foire.

Guillaume Piens, Gisèle Bustos qui est chargée des relations avec les exposants, et moi-même avons listé, à travers un travail de prospection en France et à l'étranger, des galeries susceptibles d'intégrer ce secteur. Des candidatures spontanées ont été retenues et d'autres reviennent tel le bruxellois Felix Frachon. Après ce choix, le Comité de sélection de la foire confirme et valide ces propositions. 17 galeries viennent pour la première fois, 9 acceptent le pari d'un seul artiste, tels EDJI Gallery avec **Killion Huang** autour des codes LGBTQIA+, ou La peau de l'ours avec **Yoann Estevenin** qui joue de l'étrangeté et de l'inquiétude. 15 galeries étrangères de 11 pays. 10 françaises dont Paris à Rouen, la seule hors Île-de-France, n'ayant qu'à peine un an d'existence, avec **Olivier Kosta-Théfaïne**, **David Roth** et **Sosthène Baran** ! 7 galeries n'exposent que des femmes. Sur 52 artistes présentés, 27 sont des hommes, 25 des femmes.

Nous avons imaginé le positionnement des emplacements à travers un rythme de parcours, des rebonds du regard, des échos entre les propositions. De la Haute Couture. C'est cela, aussi, la signature d'Art Paris, celle d'un scénario à la carte et aux multiples entrées, auquel je suis très attaché, même si, in fine, c'est le public qui a le dernier mot dans son choix de visite.

GK : Quels sont les thèmes retenus ?

MD : Figuration, identité, migration, écologie. Une prise de conscience de notre monde et une présence importante de la peinture figurative, y compris à travers une relecture du classicisme.

GK : Venons-en aux galeries dont C+N Gallery Canepaneri présentant



Killion Huang, *Silverlake Cruising*, 2024 © courtesy l'artiste et EDJI Gallery

ART PARIS 2025

Du 3 au 6 avril 2025

Grand Palais Paris

VIVRE [DE] LA CULTURE



IESA
arts & culture

Depuis 1985, l'école
internationale des
métiers de la culture
et du marché de l'art

1 cité Griset _ 75011 Paris

MARCHÉ DE L'ART
MUSIQUE
SPECTACLE VIVANT
CINÉMA & AUDIOVISUEL
PATRIMOINE & INSTITUTIONS
CULTURELLES

Informations et admissions :

iesa.fr
admissions@iesa.fr
01 42 86 57 20

Journées portes ouvertes
les 15 mars, 17 mai & 14 juin